

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 770.—SAMEDI, 4 FEVRIER 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photo. Quéry Frères

L'HON. M. DAVID MARSIL, docteur, Conseiller législatif, décédé

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 FÉVRIER 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—La liberté de l'enseignement, par de Marchy. —L'hon. D. Marsil, par F. Picard.—Un phare lumineux, par J. Vallon.—Poésie : L'invasion des glaces, par S. Durantel.—La légende du trou des fées, par Remuna.—Grand'mère sur le Saint-Maurice.—Tuer le ver.—Poésie : Dimanche, par F. Bernard.—A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Le concert au Majesty Théâtre, par de Marchy.—Coupe d'un volcan.—Conte de Ghetto, par Nemo.—Poésie : Sonnet, par A. Pelletier.—Le caporal breton, par J.-A. L...—Le club Minto.—Un atelier modèle.—Amusements.—L'art culinaire.—Jeux et amusements.—Problème de dominos.—Devinette.—Feuilletons : Rosalba ou les deux amours : L'orpheline.—Choses et autres.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Portrait de l'hon. M. David Marsil, décodé.—Les usines de Grand'Mère sur le Saint-Maurice.—Portraits des membres du Club Minto.—Peux-tu parler ? — Beaux-Arts : La visite à l'aïeule (double page).—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-SEIZIÈME TIRAGE

Le cent soixante-seizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 4 FÉVRIER, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Il y a peu de jours le *Figaro* annonçait qu'en France " on ne se contentait plus d'enregistrer mélancoliquement la baisse croissante de la population des lycées et collèges de l'Etat, mais que les pouvoirs émanant des conseils municipaux de Paris et de certains départements ainsi que la nomination par le sénat et la chambre des députés d'une commission dite d'enseignement, chargée de faire une enquête sur les réformes à introduire dans l'Université afin de la remettre en faveur auprès de la population, déterminaient une menace de guerre entre l'enseignement libre et l'enseignement officiel."

C'est plus qu'une menace, c'est un commencement d'exécution qui constitue une violation de la loi de 1850 et du droit naturel ; car certains conseils généraux ont dépassé la mesure en demandant nettement la

suppression de cette loi. Dans ce même article, le *Figaro* démontre les résultats obtenus dans les deux camps, et sans nier la valeur des professeurs de l'enseignement de l'état, montre la supériorité de l'enseignement libre par suite de la stabilité des professeurs dans les mêmes collèges, la hiérarchie bien entendue des différentes sections de ces établissements, l'unité de direction et sa large responsabilité qui s'étend de génération en génération, créant entre le directeur, le professeur et les élèves une association forte, pleine de cette cohésion puissante qui unit tous ces hommes faits et ces hommes en herbe, s'attachant ces derniers par la bonté et la reconnaissance qui leur ouvre à toute heure de la vie les portes de ces collèges s'ils ont besoin d'un conseil, d'un appui, après qu'elles s'étaient fermées sur eux à leur sortie de cette vie d'innocence et d'inexpérience pour les lancer dans ce dédale de la vie mondaine, où ils apparaissent bien stylés, d'une tenue irréprochable, avec un bagage solide ; tandis que les lycéens, qui n'ont pas trouvé ce fini de l'éducation dans les écoles de l'Etat et qui n'ont pas davantage pu trouver ce signalement moral dans la vie de famille deviennent des êtres précoces dans la connaissance du mal ; s'étant conduits comme des échelés pendant l'enfance faute d'ordre et d'autorité dans ces lycées, deviennent des citoyens pitoyables, dépourvus du sentiment du devoir, du respect des institutions morales et politiques, de même qu'ils étaient des enfants trop libres méconnaissant le respect et l'autorité de leur proviseur insuffisamment armé par l'Etat pour exercer son influence sur ses élèves.

Quelle sera la conséquence de cette modification qui se prépare ? Atteindre une liberté, c'est la détruire. Et quelle est cette liberté ? celle du père de famille qui, ayant reçu de Dieu ce dépôt précieux de l'enfance, n'aura plus le droit, s'il est de ceux qui travaillent pour vivre, de confier ses enfants à ceux qui lui semblent réunir les qualités nécessaires pour former un honnête homme imbu de préceptes moraux et sains. Car, s'il se permet d'envoyer son enfant aux établissements non officiels, et qu'il veuille faire de son fils un fonctionnaire public la loi lui répondra : " Tout citoyen dont les diplômes d'instructions ne seront pas de l'enseignement universitaire ne pourra pas aspirer à occuper une fonction dépendant des pouvoirs de la nation." Vous êtes instruit, intelligent, peu importe : vos aptitudes sont nulles, vous n'êtes même pas considéré comme Français, puisque vous ne jouissez pas de tous les droits si vous ne sortez pas d'une école imposée. Vous êtes prêt à passer votre examen, à réunir le nombre de points rigoureusement exigés, vous ne demandez aucune faveur, si ce n'est d'être accueilli à mérite égal, si pas supérieur. L'Etat vous répond : " Vous ne sortez pas de mes institutions : fustiez-vous un savant, je vous refuse." Et si vous vous offrez à réapparaître devant un jury officiel pour obtenir cette double sanction gouvernementale, il est probable qu'ayant dépassé l'âge, on vous répondra : Trop tard !

Ce qui enfièvre toutes ces têtes soit disant aussi tempérées que respectables, qui s'intitulent sénateurs, députés, membres du comité des écoles, conseillers de préfecture, c'est que depuis trente ans, chaque septennat ayant jeté dans la société française plus de cent mille élèves provenant des écoles religieuses et se destinant à la vie bourgeoise ou militaire, il se trouve aujourd'hui qu'un demi million de Français sont imprégnés de leur esprit et tiennent en échec, par leur sagesse prévoyante, une masse bien plus considérable dont l'esprit et la raison flottent à l'aventure, n'ayant pas été consolidés à la base première.

Ce qui est malheureux pour la défense de cette loi, c'est que ces braves gens ne s'aperçoivent pas qu'ils sont plus républicains, plus sectaires qu'humains, que Français et qu'en voulant être trop républicains, ils ne le sont plus du tout, se trouvent en contradiction avec la devise pompeusement étalée sur tous les monuments, dont le mot Liberté devient ironique sous le coup des abus qui touchent à l'oligarchie la plus autocratique et appellent la suppression, non seulement d'un gouvernement qui ne sait pas user de la liberté, mais d'un remaniement constitutionnel qui délimate les pouvoirs sous le contrôle et la sanction d'une auto-

rité responsable et sans appel, comme l'avait demandé Casimir Perrier, lors de sa démission.

Quoi qu'il advienne, les maisons religieuses menacées par ce projet ne sont pas trop effrayées. Elles sentent que le gouvernement est arrivé à fatiguer le pays, à l'énerver par trente années de tentatives stériles, de discussions et de luttes vaines, étalant l'ambition personnelle, l'apreté aveugle de la possession du pouvoir au détriment de la patrie qui, après avoir été saccagée par l'ennemi, démembrée par la trahison, harcelée par les rancunes et les haines des partis dont la plupart étaient sans programme politique et servaient d'élément flottant à ceux qui en avait un, fut livrée à la juiverie qui donna l'illusion de la prospérité nationale pendant qu'elle minait sourdement tous les pouvoirs, jusqu'à la désorganisation de l'armée et la dislocation du corps de la magistrature, dont elle brisa l'unité au milieu d'une effervescence sans précédent.

Cette agitation, résultat de la première impression, est toute de surface, elle s'évanouira plus rapidement que l'indifférence religieuse implantée dans les centres industriels, mais elle s'évanouira sûrement, parce qu'elle est le résultat de la sensibilité et non pas de la raison. La nation française reprend toujours possession d'elle-même, elle se ressaisit dans le calme parce qu'elle a le fond droit, mais il n'en sera pas de même du gouvernement, parce qu'il repose sur une base fautive, diamétralement opposée à l'esprit national, comme l'esprit anti-religieux se trouve être en contradiction avec l'esprit français. Tous ces législateurs de la gauche radicale sont des produits de la fausse composition du scrutin d'arrondissement, et les ordres religieux savent parfaitement qu'un changement de régime reléguerait ces énergumènes dans l'oubli d'où ils n'auraient jamais dû sortir, si leur capacité avait eu voix au chapitre de leur élection.

De plus, si cette loi passait, elle serait impuissante à relever l'ancien lycée, parce que les écoles catholiques ne fermeraient pas leurs portes. Elles se dévoueraient à garder sous leur égide les enfants, accompagneraient les pensionnaires aux cours universitaires, viendraient les rechercher et bornant l'instruction du lycée à un externat strictement limité, ruineraient l'enseignement officiel dont le budget devrait être doublé par la réduction des pensionnaires pendant que les établissements libres sacrifieraient une partie de leur minerval et réduiraient leurs frais généraux pour soutenir la lutte. Les familles qui sont sorties de ces écoles modèles depuis plusieurs générations ne consentiront jamais à confier leurs enfants aux collèges de l'Etat en présence de l'éducation déplorable qu'accuse la sortie de ces élèves à la fin des classes ; leur irruption sur la voie publique est pour tous les passants un spectacle écœurant par la grossièreté de leurs gestes et l'inconvenance de leur langage. Si certaines familles doivent y envoyer leurs enfants, elles mitigeront le mauvais effet de cette fréquentation par les répétitions complémentaires après les cours officiels, et l'éducation des maisons religieuses auxquelles les enfants auront été confiés étant convaincues que l'éducation qui forme le cœur et le fond de la pensée doit avoir la suprématie sur l'instruction en la guidant.

Cette loi contraire à la liberté serait donc frappée de désuétude, n'aurait pas plus de consistance qu'un banc de sable, comme toutes celles qui touchent à des droits sacrés. La force appelle la résistance, l'Eglise a toujours triomphé de toutes les causes justes qu'elle a défendues. La liberté éclairée par la justice et la vérité, est une liberté sainte : c'est pourquoi je m'en fais l'apôtre et m'efforce de l'appliquer aux tendances qui ont l'air de se faire jour ici progressivement.

Je me demande si le peuple Canadien-français prévoit la possibilité d'une attaque de son enseignement par la création et l'organisation d'écoles concurrentes neutres, protégées par une confession différentes de la sienne, dans un but hostile à ses principes, et s'il pourrait, avec le programme de ses écoles actuelles, soutenir la lutte au profit du catholicisme ! On ne transforme pas un enseignement quand on le voudrait bien, il faut prévoir ; pris au dépourvu, on a l'air d'obéir à une injonction ou à une menace qui semble vous in-

figer une accusation méritée, tandis que le développement d'un programme scolaire substantiel mûri et imprégné des traditions de l'Eglise, peut produire des hommes forts, convaincus et inattaquables par les éventualités.

Je soumetts modestement cette question à qui de droit, car n'étant lié à personne, ne voulant dépendre ni d'un homme, ni d'une secte, ne m'étant courbé que devant Dieu et la vérité qui émane de ses textes sacrés dont je suis le fervent défenseur en catholique sincère, j'ai le droit de m'exprimer en toute franchise en souhaitant que tous les pays catholiques s'inspirent de ces vérités avec la modération et l'interprétation sage qui préviennent la critique et empêchent les esprits dissidents d'éclairer leurs foies confuses par la réflexion de la seule et vraie lumière de la religion une et indivisible à laquelle j'appartiens.

DE MARCHY.

24 janvier 1899.

L'HON. DAVID MARSIL

Ce n'est pas sans une profonde émotion que je me rappelle les vertus de l'homme que Dieu vient de rappeler à Lui afin de le récompenser d'une longue vie consacrée, je puis le dire, puisque, dans l'intimité, j'ai pu en surprendre le secret, toute consacrée à la charité.

Pour qui sait juger les hommes, sans parti pris et aux lumières de la raison soutenue par la foi, l'hon. D. Marsil était un caractère—un des très rares de notre pays et même de tous pays : c'est un fait propre à notre époque où tout se vend, que les grands caractères disparaissent.

Le signe distinctif du vrai caractère, c'est la fermeté dans les principes, la connaissance exacte et l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu, envers l'Eglise, envers l'Etat, envers soi-même, c'est une bonté, une charité sans égale, envers ceux qui marchent dans les ténèbres : or, qui plus que lui avait tout cela ?

Il aimait Dieu, parce qu'il avait appris à le connaître : il le servait avec plein abandon, parce que Dieu seul, quand tous les amis manquent, ne manque jamais.

Il aimait l'Eglise comme le fils dont l'éducation a été soignée sait aimer sa mère : il avait envers elle, la confiance, la naïveté, la simplicité d'un enfant ingénu. Plein de charité, je l'ai dit, pour celui qui ne partageait pas ses croyances, il était sublime de feu, d'énergie, pour défendre les principes qu'il n'avait pu trouver sous son scalpel, mais que son scalpel avait rendus, à ses yeux, plus lumineux, plus forts, plus convaincants, faisant ainsi de lui un disciple de Jésus-Christ sans doute, mais disciple fervent, éclairé, de plus en plus convaincu. Qu'on relise, entre autres, son dernier discours, il y a quelques jours à peine.

La province les connaissait, la confédération entière les appréciait : les étrangers étaient dans la stupeur en constatant l'oubli injuste et injustifiable dans lequel le laissaient ses compatriotes.

Il ne s'en plaignait pas.

C'est le propre de l'âme d'élite de subir le mépris des siens sans y prendre garde, et souvent de se sacrifier pour le bien de tous.

De ceci veut-on une preuve ?

L'hon. D. Marsil DEVAIT être le président du Conseil législatif de Québec. Il méritait mieux que cela. Une basse intrigue, rappelant l'époque néfaste de la toute puissance de la Pompadour, le fit reléguer dans l'ombre : on le connaissait, on savait sa grandeur d'âme.

Sans doute, dans sa franchise que rien n'arrêtait, ce qui est la vraie franchise, il fit remarquer leur faute à deux ou trois des plus haut placés de notre gouvernement : ce fut tout.

Il était libéral : je prie le lecteur de se rappeler ce qui nous est dit, redit, répété sur tous les tons chaque jour, que le libéralisme ici constitue simplement une nuance politique : il ne m'appartient pas de le juger autrement, tant qu'il se montre respectueux des droits de l'Eglise. Mais j'affirme, sur mon âme, que le jour où le libéralisme canadien se fût montré l'ennemi de

l'Eglise comme le fait le libéralisme européen, ce jour-là le pieux docteur l'eût abandonné avec éclat !

Il était patriote ardent : très érudit, il savait dans quelles circonstances, en vertu du droit naturel et aussi du droit des gens, la révolte peut parfois être légitime ; nous savons les sources autorisées, aux yeux de l'Eglise, où il puisait ses arguments en faveur de ce que l'on appelle la *Rebellion de 37-38* : nous-même, en ce moment encore, nous sommes occupé à étudier ces points si controversés, et nous réservons de revenir en temps et lieu sur ce sujet. Mais nous tenons à dire que la conviction de notre honorable ami si regretté était trop profonde, avait trop de caractères de vraisemblance, pour qu'elle pût être suspectée un seul instant de partialité ou de fausseté.

Le journaliste doit s'arrêter au seuil de la famille de la vie privée de celui dont il parle : celui qui franchit cette barrière sacrée dans un but de lucre ou de malsaine curiosité, est un être infâme que, si je plaçais contre lui, j'accuserais, avec textes de la loi en main, d'homicide au degré le plus grave—puisqu'il atteint la réputation, souvent tue l'âme de ceux que sa bave effleure, en même temps qu'il tue le corps.

Me permettra-t-on cependant, ces réserves posées, de dire combien il aimait sa famille ?

Il a formé lui-même, dans la science, son fils Charles, et l'a fait, tout jeune, chirurgien déjà très expérimenté, alors que la chirurgie hasardait à peine ses premières et timides opérations au Canada.

Le fils continuera le père : il saura se dévouer pour les malheureux comme le faisait son modèle. Il saura pratiquer les mêmes vertus, car il est le sang de son sang, la chair de sa chair.

Le Dr Charles se rappellera que si *noblesse oblige*, bon sang ne peut jamais mentir.

L'hon. David Marsil est mort dans les plus grands sentiments de piété, muni des sacrements de cette divine Eglise dont il nous parlait avec tant de chaleur le premier janvier de cette année, chez son excellent curé, M. l'abbé Ouimet qui, lui, savait l'apprécier et l'aimer—comme tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître dans sa délicieuse intimité.

Nous avons dit, en commençant, que Dieu l'avait rappelé, jugeant le moment venu de le récompenser : ne l'oublions pas, cependant, car en priant pour lui, ce sont ses prières puissantes que nous appelons sur son nous.

Bienheureux ceux qui s'endorment dans le Seigneur ! Que sa famille éplorée reçoive nos condoléances—et qu'elle songe qu'elle a un protecteur assuré veillant sur elle !

Simon Picard

UN PHARE LUMINEUX

C'était l'heure délicieuse où l'aurore vient donner naissance à un jour nouveau ; l'instant où, dans le hameau, le pieux vieillard remercie le Très-Haut de lui avoir accordé une journée encore pour bénéficier de ses bienfaits ; l'heure où l'on entend chanter les louanges de Dieu par les oiseaux éveillés dans les grands arbres ; où la fleur laisse perler une goutte de rosée sur sa corolle embaumée. C'était la vie qui recommençait une phase nouvelle.

* *

Un grand calme régnait sur la mer ; ses eaux étaient comme un vaste miroir où se reflétait l'azur des cieux. Mon jeune cœur se sentait attiré vers elle, et je la contemplais avec ravissement. Des petits bateaux amarrés près de moi m'invitaient à embarquer ; je ne pus résister à tant de charmes, car, mon âme était avide de connaître, de sonder l'immensité. Je me hasardai, et bientôt je glissai sur sa surface unie, m'éloignant lentement pour mieux jouir des beautés de ce vaste océan.

Ma faible barque, sous l'impulsion que je lui don-

nais, coulait lestement sur les flots, et la rive fuyait, toujours.

Une pluie de perles tombait de mon aviron lorsqu'il plongeait, remontait et replongeait encore. Le soleil qui se montrait maintenant à l'horizon, lançait ses rayons sur les ondes en des milliers de filets d'or qui s'enfonçaient dans les eaux. Une douce brise balançait amoureusement mon petit vaisseau au-dessus de l'abîme, mon pauvre cœur bondissait de joie en face de tant de splendeurs. C'était une féerie !

La rive ne me paraissait plus que comme un point noir, et je m'éloignais toujours. Je voulais ressentir les impressions qu'on éprouve en face de l'inconnu. Je fuyais inconscient du danger qui me menaçait et peu soucieux des conséquences qui en résulteraient ; d'ailleurs, trop jeune pour en comprendre toute la portée, je me sentais entraîné par les plaisirs qui ne peuvent manquer sur cette mer qui semblait à mon imagination si douce et si pleine de charmes divers. Et toujours ma barque coulait sur les flots argentés.

Je rencontrais bien quelques pêcheurs retournant vers la plage que j'avais quittée, et m'avertissant charitablement du danger auquel je m'exposais ; mais, tout entier à la pensée de me sentir libre, à la vue des jouissances sans nombre que nous offre cette vie bercée mollement par un roulis léger, je m'éloignai encore davantage, et ma nacelle filait vers la pleine mer.

Hélas ! la tourmente ne tarda pas à venir m'assaillir.

Un grand vent s'était levé, la mer courroucée me ballottait maintenant, non plus tendrement, mais avec fureur. Au balancement cadencé des ondes, avait succédé des vagues énormes qui rageaient autour de moi. Je me sentis emporté dans un élan irrésistible. Tantôt je montais bien haut sur sur la crête des vagues, mais c'était pour redescendre plus bas dans le précipice ouvert devant moi, où il me semblait être à tout moment englouti pour toujours.

J'étais perdu, je le sentais bien. Je n'avais plus le courage de lutter, l'élément était plus fort que moi. Je désespérai de mon salut, car, dans cette fureur de la mer, je n'entendais plus rien, et malheureux que je suis, j'allai jusqu'à douter de la divine Providence, ce soutien des faibles, cette protectrice des infortunés.

Tout-à-coup, là-bas, sur les vagues, je crus apercevoir une image que j'avais souvent contemplée dans mon enfance et que j'avais appris à aimer sur les genoux d'une mère chrétienne. Dans mes égarements, je ne l'avais jamais oubliée. Cette vision m'avait fait complètement perdre la connaissance de ce qui se passait autour de moi. Elle s'avancait majestueuse, marchant sur ces vagues perfides qu'elle foulait à ses pieds, pour venir me secourir. Son bras vigilant dirigeait ma frêle embarcation que la mer heurtait violemment.

Je m'aperçus bientôt que j'étais en terre ferme, et une douce voix me disait : "Regarde."

Devant moi se dressait un phare dont la lumière plus éblouissante que le soleil, transportait ses rayons au loin.

* *

Comme le pauvre voyageur qui a marché tout le jour, sous les rayons d'un soleil brûlant, aime à se rafraîchir au ruisseau qui coule avec un doux murmure et à se reposer sous l'ombrage d'un bois touffu, où les oiseaux viennent chanter leurs amours, et où la petite fleur des bois vient contempler sa parure embaumée dans les eaux du clair ruisseau qui promène ses ondes dans ces lieux enchanteurs, ainsi je suis venu m'asseoir près de ce phare dont la lumière envoie ses rayons au loin.

* *

Ah ! permettez que je me repose ici ! que je prête l'oreille aux chants sublimes que j'entends de toute part et qui élèvent mon âme émue vers les régions de la céleste patrie. Laissez-moi dans un petit coin... quelque part... Oh ! laissez-moi goûter les charmes que j'éprouve en entendant chanter en chœur les splendeurs de l'Eternel. C'est pour moi, comme les harmonies de la harpe du saint roi David ; ce sont les doux accords des lyres dorées des musiciens célestes.

J. VAILLON.

Saint-Henri, 1899.

L'INVASION DES GLACES

A Mme Marie-Louise Mal'oret.

Quand le fier Saint-Laurent se sentit chevauché
Par le premier glaçon, sur ses vagues juché,
Il passa dans ses flots un frisson d'épouvante
Comparable à celui qu'éprouve, sous la tente,
Le cheval du désert, la nuit, alors qu'il sent
La fovee odeur du tigre auprès du campement.

En revoyant encor l'adversaire implacable
Et constamment vainqueur du combat formidable
Que livre chaque hiver le grand fleuve irrité
S'efforçant d'échapper à la captivité,
Les ondes sont saisies d'une ardente colère,
Faites du souvenir de la rancune amère.

Tel un coursier fougueux qu'exaspère son mors
Fait pour s'en affranchir de stériles efforts,
Le Saint-Laurent voyant l'ennemi qui s'approche
Voudrait l'aventurer, le jeter sur la roche,
Ou la pile d'un pont, le briser en morceaux,
Atômes cristallins que dissoudraient ses eaux.

Vain espoir ! le glaçon bondit de vague en vague
Et se joue des fureurs du colosse qu'il nargue ;
Lentement il poursuit sa course vers la mer,
Harassant sans merci ce nouveau Gulliver ;
Toujours insouciant, léger, insubmersible,
Sans cesse il continue sa marche irrésistible.

Mais ce premier glaçon n'était qu'un précurseur
Des hordes ennemies, sinistre avant-coureur
Du fléau redouté par les ondes craintives,
Barbare conquérant qui les rendra captives.
Voici, dans le lointain, s'avancant, rangs pressés,
Tumultueusement, les bataillons serrés.

Le bruit les accompagne et l'effroi les devance,
Le flot qui les conduit les heurte et les balance ;
Sous leurs chocs répétés, l'écume qui jaillit,
S'effraie de leurs assauts et sourdement gémit ;
Bientôt l'invasion des cohortes de glace
A maîtrisé le fleuve et conquis sa surface.

Et pourtant il lutta notre beau Saint-Laurent
Avant de se résoudre à l'emprisonnement,
Mais ses eaux oppressées par les lourds blocs informes,
Voient leur cours obstrué par ces masses énormes ;
Lentement, lentement, se poursuit l'agonie
Qui dérobe au grand fleuve un lambeau de sa vie.

Il repose aujourd'hui comme un grand corps inerte
Un froid suaire blanc recouvrant l'onde verte,
Et le Géant du Nord, du Canada l'orqueuil,
Vaincu puis enchaîné, git au fond d'un cercueil ;
Mais vienne le Printemps pour briser ses entraves,
Les glaçons, ses vainqueurs, deviendront ses esclaves.

S. Durantel

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

LA LÉGENDE DU TROU DES FÉES

—Mais, père François, voyons, franchement là : vous ne me ferez pas croire que votre vieux cœur, quand il avait vingt ans, n'a pas un peu... comment dirais-je ?... un peu couru la prétentaine, quand quelque belle fille robuste et accorte se trouvait, par hasard, sur votre chemin ?

—Peut-être bien que oui, répondit le vieux François. Il y avait la Louise Jeancoton, une belle personne, nom d'un nom.

—Et gazeons que vous l'avez aimée, cette Louise ? reprit son interlocuteur.

—Je n'ai pas dit ça, marmotta le vieux misanthrope. Mais p't'être que sans cette satanée...

Il s'arrêta court, avec quelque chose dans les yeux d'halluciné, et, ramassant son bâton noueux, il se leva. Et je le vis s'éloigner lentement.

Pendant que ce petit dialogue s'échangeait entre le vieux radoteur et le Pit Fontaine, assis tous deux derrière la cabane du père Joseph, le hasard m'avait amené sur le côté opposé de la vieille mesure.

Errant à l'aventure à travers les broussailles à la recherche de quelque gibier imaginaire, après ce que je venais d'entendre toute idée de carnage m'avait abandonné.

Malgré moi, et sans que je pusse réagir contre cette idée obsédante, le souvenir d'une vieille légende que j'avais entendu raconter jadis me revenait à la mémoire. Et tout le long du chemin, en retournant à ma demeure, toute la nuit dans mes rêves, cette légende me hanta tellement, que je décidai de l'écrire un jour.

Et, si vous le voulez bien, ami lecteur, malgré ma phrase chancelante et boiteuse, je vais essayer de vous raconter aujourd'hui, en évoquant mes souvenirs d'enfant, les événements mystérieux qui ont créé la légende en question.

* *

Quand le voyageur quitte Montréal, par la ligne du Grand-Tronc, se dirigeant vers l'Est, à une vingtaine de milles de la grande métropole, après avoir dépassé Belœil, orné de blancs cottages ; quand il a franchi le pont qui relie les deux rives du Richelieu, il entre dans un vrai nid de verdure. C'est Saint-Hilaire !... endroit bien connu des touristes pour ses ombrages fleuris, sa montagne gigantesque, son lac enchâssé dans les rochers comme un diamant dans son chaton de riche métal.

L'étranger qui voit pour la première fois ce pays enchanteur, s'arrête étonné de la poésie qui se dégage de tout ce qui l'entoure.

Ce vieux château seigneurial, dernier vestige d'un passé disparu ; ces deux coquets villages qui, d'un côté, se déploient à l'ombre de la montagne, et de l'autre mirent leurs clochers dans les eaux limpides de la rivière : ces riants maisonnettes disséminées çà et là, tout cela le charme et le fascine.

Et cependant, il n'a vu Saint-Hilaire qu'à la surface.



LE TROU DES FÉES A L'ÉPOQUE ACTUELLE

Il ne connaît rien de ses charmes cachés. Il ne s'est jamais mêlé à sa population montagnarde, population vaillante et hospitalière, ayant un caractère particulier, des mœurs et des usages pour elle seule.

Il ne s'est jamais aventuré dans les coupes profondes de la montagne, dans ses grottes cavernueuses dont l'une, la plus importante, porte le nom de *Trou des Fées*.

C'est en vous transportant au milieu de cette population, chers lecteurs, c'est en vous conduisant à travers les sentiers rocailleux de la montagne, que je vais essayer de vous faire connaître la légende que j'ai apprise bien jeune et que j'avais oubliée, quand les paroles du père François, entendues par hasard, sont venues secouer la poussière qui recouvrait ces vieux souvenirs.

Sur le côté sud-ouest de la montagne, à peu près à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer, entre deux caps qui avancent sur le vide, se trouve située la demeure des fées qui hantaient jadis les environs. Trois roches immenses, dont l'une placée en clef de voûte, en forment l'entrée. Longtemps les gens ont considéré cet endroit comme inaccessible : et aujourd'hui encore, malgré qu'à l'aide d'échelles et de cordes, une expédition, conduite par l'abbé Choquette, je crois, soit parvenue à atteindre la fameuse grotte ; que l'an dernier, deux de mes amis, les MM. Leduc,

l'aient explorée, la majorité des paysans ne veulent pas admettre la chose et ont à cœur de conserver religieusement leur vieille tradition.

Suivant la croyance populaire, trois fées habitaient ces rochers, et, ainsi que les Parques antiques, chacune d'elles avait des fonctions particulières. Là s'arrête l'analogie, car, au contraire des filles de l'Erèbe et de la Nuit, elles ne flaient ni ne donnaient le coup de ciseaux fatal. Elles se contentaient de distribuer des dons merveilleux à ceux qui écoutaient leurs sages avis et de punir les ingrats ou les imprudents qui leurs avaient désobéi.

A ces derniers, elles prodiguaient leur influence néfaste, les condamnaient à vivre dans la plus affreuse misère. Elles les accablaient d'infirmités les plus repoussantes, et puis, quand cela ne suffisait pas à apaiser leurs courroux, elles les attiraient dans la montagne, leur faisant perdre leur route. Quand la nuit était venue, elles s'emparaient d'eux et les précipitaient au fond de leur sombre demeure, où ils agonisaient dans les ténèbres et l'épouvante, sous les yeux de la fée malfaisante au regard sinistre.

Cette fée, dispensatrice de tous les maux de l'humanité, ne sortait de son trou que quand ses sœurs l'appelaient pour jeter un mauvais sort à quelqu'un.

Les deux autres, au contraire, erraient dans la plaine, pénétraient sous les toits sous forme de souris ou d'oiseaux. Elles accordaient des dons aux enfants dont les jeunes mères avaient mérité leur bienveillance. Elles s'intéressaient à la jeune fille rêveuse, qui sent pour la première fois s'éveiller en elle les troubles de l'amour, au jeune homme soupirant vers sa belle, à l'épouse malheureuse, au mari que sa femme querellait.

A tous, elles distribuaient des dons, donnaient des avertissements salutaires : malheur à ceux qui ne savaient pas leur plaisir !... car la fée méchante était toujours à leur disposition.

Parfois, elles se faisaient mendiante pour sonder les cœurs, et à la porte de ceux qui ne donnaient pas, elles traçaient un signe fatal. Les habitants devaient fuir au plus vite ce lieu maudit où la fée méchante ne devait pas tarder à passer.

A ceux qui toujours savaient se concilier l'amitié de ces fées était réservé tout ce qui fait le bonheur ici-bas. Car l'une d'elles, par le seul pouvoir de son toucher, donnait la beauté, la santé, la grâce de séduction. L'autre, par la puissance magique d'une fleur piquée dans sa chevelure soyeuse ou de son souffle parfumé, donnait le succès, et les richesses avec le don plus précieux du bonheur parfait.

Mais invariablement, elles mettaient une condition à l'efficacité de ces dons, et une punition si cette condition n'était pas remplie.

Les gens d'alors, ignorants et superstitieux pour la plupart, voyaient la main des fées partout : l'entrée d'un oiseau par la porte ouverte ; l'arrêt soudain du tic-tac régulier d'une horloge ; le vent ouvrant une fenêtre avec fracas pendant la nuit : tout cela annonçait la présence de quelque puissance occulte.

L'on se bourrait la cervelle des idées les plus biscornues.

Les moindres accidents journaliers revêtaient la forme d'événements importants influant sur la destinée : on vivait dans l'inquiétude et le malaise.

Seuls, quelques malins ne croyant nullement au merveilleux, mais se gardant bien de combattre la superstition qu'ils exploitaient habilement, dormaient sur les deux oreilles comme les bons bourgeois d'aujourd'hui.

* *

Vers l'an 1850, au plus fort de cette époque superstitieuse, près d'un chemin rocheux allant mourir sur le flanc de la montagne, dans une maisonnette assez proprette, vivait une brave famille de bûcherons.

Le père, Joseph Jeancoton, que les gens appelaient Jos la blague, parce qu'il aimait à rire, et aussi parce qu'il se permettait quelquefois d'inventer d'inoffensives petites farces, était sans contredit le meilleur des hommes. Il avait épousé la Luce Carignan, une bonne grosse paysanne qui lui avait donné sa Louise, son orgueil.

Et il avait le droit d'être fier, le vieux Jeancoton : car c'était un beau brin de file, que cette Louise.

A l'heure où commence ce récit, elle avait vingt ans, et il n'y avait pas une seule fille dans la paroisse qui pouvait rivaliser de beauté avec elle. Aussi, quand à la porte de l'église, elle arrivait, toute pimpante, la tête enveloppée dans un fichu de soie rouge qui faisait ressortir la blancheur de son cou satiné, et tranchait sur les masses de son opulente chevelure noire ; quand elle s'avancait coquettement, en cambrant sa taille souple, donnant de l'ampleur à sa poitrine parfaite, tous les gars un peu farauds cherchaient à attirer son attention.

Mais elle passait fière, et personne n'osait lui parler.

Quelquefois, elle venait accompagnée d'un grand nigaud qu'on appelait le beau François.

Ce François passait pour être le prétendant de Louise. Ils s'étaient connus enfants et avaient été élevés comme frère et sœur. Les parents des deux jeunes gens caressaient depuis longtemps le projet de les unir un jour. Et ils en avaient été respectivement informés.

Du côté de François, il n'y avait pas d'obstacles, bien au contraire. A mesure que Louise avait grandi, son amour de frère s'était transformé en un sentiment plus violent et il l'aimait... comme aiment ceux qui ne possèdent qu'une seule joie sur la terre, reposer leurs regards sur une figure adorée, construire un nid pour y cacher l'objet de leur tendresse.

Chez Louise, la transformation qui s'était opérée dans le cœur de François n'avait pas eu lieu : il continuait à être, pour elle, son petit frère comme auparavant.

Elle ne croyait pas sérieuse l'idée de ses parents, de de la marier avec ce grand niais, qu'elle s'amusait à taquiner fraternellement.

Cependant, François allait assidûment chez Louise. Bien accueilli par les vieux, il l'était également par Louise. Son rêve se serait peut-être réalisé, si le hasard n'avait placé sur le chemin de la jeune fille un autre jeune homme qui devait à jamais fixer sa destinée.

REMUNA.
(La fin au prochain numéro)

GRAND'MÈRE SUR LE SAINT-AURICE (Voir gravure)

Il peut être intéressant, pour un grand nombre de nos lecteurs, d'apprendre d'où vient le nom de Grand'Mère, qu'on a donné à cette localité qui est appelée à devenir un centre important.

Ce nom vient d'une ressemblance frappante d'une



C.-B. de Grosbois
H. Monty T. McGuire

J. Bergeron
E. Boivin

G. Martin
H. Hebert

W. Topp

Photo. Benoit, Granby
S.-J. Messier
P. McGale

CLUB MINTO DE GRANBY

tête de vieille bonne femme, produite par un rocher placé au-dessus des chutes. Vue d'un certain endroit, cette tête, véritable sphinx est d'une grande ressemblance et a dû frapper vivement l'imagination des anciens voyageurs.

Et quel magnifique pouvoir d'eau ! Présentement, quoique les usines utilisent plusieurs millions de gallons d'eau, donnant une force de douze mille chevaux-vapeur, cette force pourrait être facilement quintuplée. L'eau est conduite aux roues par un tube d'acier de trois cents pieds de long sur quatorze pieds de diamètre. La chute d'eau est de quarante-deux pieds.

Fait peut-être unique dans ce genre d'industrie, il y a là sur le terrain, prêts pour être utilisés, 80,000 billots équivalant à 80,000,000 de pieds de bois, mesure de planche.

Quatorze cents hommes sont à l'emploi de la compagnie, pour la coupe du bois seulement. Si l'on ajoute huit cents ouvriers employés aux travaux de l'usine, on comprend facilement que toute la population de Grand'Mère qui se chiffre par trois mille habitants, ne vit que grâce à cette superbe industrie.

Aucun arbre de moins de douze pouces de diamètre n'est coupé, et les réserves à bois sont tellement considérables, que, lorsque la coupe a été faite sur la partie extrême des réserves, les arbres sont assez torts pour recommencer sur la première.

Sans tenir compte des puissantes assises qui attendent l'érection prochaine de nouvelles constructions, on estime à deux millions et demi le coût des bâtisses et des machines.

Notre gravure a été prise dernièrement par un ingénieur de nos amis, lors d'une visite qu'ont faite aux usines cent cinquante membres de la société des Ingénieurs Civils du Canada.



VUE DES USINES DE GRAND'MÈRE, P.Q.

TUER LE VER

Sait-on d'où vient l'expression populaire "tuer le ver ?"

En juillet 1519, M. de la Vernade, maître des requêtes du roi, perdit sa femme sans qu'on pût s'expliquer les causes de la mort. On pratiqua l'autopsie du cadavre et on trouva sur le cœur un ver vivant encore.

On prit ce ver, qui avait percé le cœur, et on crut le tuer avec du mithridate. Cet antidote n'ayant pas réussi, on essaya du pain trempé dans du vin. Le ver trépassa aussitôt.

D'où les médecins conclurent "qu'il est expédient de prendre du pain et du vin, au matin, au moins en temps dangereux, de peur de prendre le ver." De là, le petit coup de vin blanc ou d'eau de vie par lequel les ouvriers commencent leur journée, pour "tuer le ver."

Les vices partent d'une dépravation du cœur ; les défauts, d'un vice de tempérament ; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

DIMANCHE

*C'est dimanche. La cloche, à plein gosier, balance
Dans les blancheurs de l'aube un cri religieux :
Un frisson d'air prolonge aux lointains la cadence :
L'entendez-vous mourir en chants lents et pieux ?*

*C'est dimanche. Ils s'en vont vers l'église prochaine,
Vaillants gars des hameaux, filles au teint vermeil :
Ils s'en vont, côte à côte, et chantant à voix pleine
Par les sentiers criblés de fleurs et de soleil.*

*L'un d'eux parfois s'attarde et cueille, au bord des haies,
Pour l'aimée, un bouquet resplendissant de fleurs
Tondis que, rajeunis au bruit des chansons gaies,
Vieilles et vieux, sans fin, perlent leurs yeux de pleurs.*

*Mais la cloche a vibré sa prière dernière ;
On se hâte, et soudain se taisent les chansons :
On songe à Dieu, qui verse et rosée et lumière,
Rayons et pleurs, sur l'or embaumé des moissons.*

*Et tantôt—pour qu'il daigne emplir leurs vastes granges
D'un blé lourd qui fera plier leurs grands bœufs roux.
Les villageois, fervents et doux, comme des anges,
Béniront tous le nom de leur Maître, à genoux.*

FERNAND BERNARD.

A BATONS ROMPUS

Je vais glaner aujourd'hui un peu parmi divers journaux, non pour les tomber comme on dit en style casseur, mais bien pour livrer au public qui y est intéressé certaines réflexions que m'a inspirées la lecture des feuilles quotidiennes.

* *

Et d'abord, commençons par la tête. Messieurs du Rasoir, du Blaireau et de la Savonnette, autrement dit messieurs les Figaros, par un noble sentiment qui les honore, se rappelant que les Esculapes d'antan avaient été les raseurs et les saigneurs des seigneurs, qui alors rasaient et saignaient le peuple, et fiers de cette origine, veulent se constituer en un corps scientifique.

C'est-à-dire qu'ils veulent nous raser et nous tailler *secundum artem*.

Vous avez déjà dû lire cela. Il faudra, à l'avenir, que le barbier puisse distinguer une roséole d'une acné, afin de vous raser selon le cas, etc.

Voilà pour la médecine. Quant à l'hygiène, il devra se laver et se désinfecter les mains après chaque opération, sans omettre les linges, ni la précaution de nettoyer sa brosse dans la chevelure du client. Enfin, comme politesse, il ne devra ni mâcher de la gomme, ni chiquer, ni vous envoyer la crème de ses discours sur le visage, etc. Tout cela est fort bien et j'y applaudis des deux mains.

Toutefois, j'applaudirais bien mieux, si on mettait en pratique l'idée suivante.

Ce serait, dès que les premiers poils poussent au menton de l'adolescent, de l'obliger à se raser lui-même.

Oui, le rasoir devrait faire partie du trousseau de l'écolier, et par cette pratique du rasoir, non seulement il éviterait bien des maladies, bien des désagréments, mais encore pourrait-il se garer des raseurs de toute nature qui envahissent le monde.

* *

Ce que je dis pour les jeunes gens pourrait aussi s'appliquer aux jeunes filles. Oh ! non pour le rasoir—car les femmes ne sont pas faites pour nous raser—mais bien pour la coupe des cheveux et nous tailler... la barbe. Ainsi, si dans les pensionnats de jeunes filles on leur enseignait la coupe des cheveux sur des poupées, plus tard nous leur en servirions.

Ainsi, quoi de plus charmant l'entendre une voix de syrène dire à l'oreille de son mari :

—Arthur, tes cheveux sont trop longs, je vais les couper.

Et le mari livrerait sa tête à sa femme.

Et, mû par un bon sentiment de reconnaissance, le mari dirait à sa femme :

—Paméla, permets que j'arrange les petits cheveux qui taquinent ton cou.

Et, posant un chaud baiser sur la nuque de sa femme, les petits cheveux se trouveraient frisés.

Enfin, me direz-vous, tout cela sont des blagues.

C'est possible, mais je maintiens mon dire.

C'est que, de même qu'un homme fait sa toilette intime, de même il doit se raser, se cirer, et le reste...

* *

Dans une de ses charmantes chroniques que nous attendons toujours avec impatience, Mme Françoise—je dis Madame, parce que la politesse exige qu'on appelle Madame les filles célibataires—émet l'idée d'enseigner aux jeunes filles la profession de nourrices (*nurse*). L'idée est fort naturelle. Pour cela, il faudrait les envoyer faire un stage dans un hôpital ou une maternité.

Une idée que je trouve bien plus pratique, serait celle-ci : ce serait d'adopter, dans les familles, un bébé orphelin. Hélas ! il y en a tant, et je compte parmi. Alors, au lieu de s'amuser à la poupée, les jeunes filles, sous les yeux vigilants de la mère, apprendraient à élever et soigner les enfants.

Et j'en parle avec cause, car je connais une famille canadienne, composée du père, de la mère et de six enfants, dont deux grandes jeunes filles, qui a adopté un charmant bébé, et, du plus grand au plus petit de cette maison de bien, c'est à qui choiera le mieux, emmailloter et biberonner le bébé. Aussi, depuis ce temps là, tous les jouets ont été mis dans un coin.

Et cette contagion du bien est tellement captivante, que moi-même, quand je vais dans cette maison, je je fais faire *babuse* au bébé. Et je me dis alors que c'est nous autres, vieux garçons et vieilles filles, qui devrions adopter des orphelins... Plus tard, nous ferions des échanges.

* *

Messieurs de la Mélasse sont à couteaux tirés avec Messieurs de la Potasse. Les épiciers disent aux pharmaciens : " Nous ne voulons pas que vous *potassiez* sur notre compte," et les pharmaciens répondent aux épiciers : " Nous ne voulons pas que vous *mélassiez* de nos affaires."

Tout le litige est là.

Il nous semble que la chose serait bien vite réglée, si la loi intervenait en disant :

Article 1er. Nul ne pourra vendre de drogues, médicaments et médecines patentées s'il n'est reçu pharmacien.

Article 2me. A dater d'aujourd'hui, toute médecine patentée devra être soumise à une analyse obligatoire, et si elle ne contient pas de drogues, le premier venu pourra la vendre aussi bien que le pharmacien.

Article 3me. Comme Alphonse Karr, qui répondait à ceux qui lui demandaient de signer pour l'abolition de la peine de mort : " que messieurs les assassins commencent !

Nous, nous dirons aux pharmaciens : " Messieurs, ne vendez plus que des médicaments, car autrement la moutarde montera au nez de messieurs les épiciers.

* *

Nos anciens copains de la Poste font parler d'eux depuis quelque temps.

Il paraîtrait qu'on les malmène. Je trouve qu'ils ont mis du temps à s'en apercevoir. Le gouvernement avait cependant été prévenu, il y a un an, par des amis désintéressés, car cette situation inhumaine faite à des employés, pourrait bien lui créer des ennemis. Je ne citerai qu'un fait pour faire connaître au public quelles mesures vexatoires et quel manque de dignité on a pour l'employé public.

Un jour, un employé supérieur qui serait mieux garde-chiourme au pénitencier que dans la noble administration des postes, fit demander un petit employé.

—Je voudrais savoir, lui demanda-t-il, ce qui se passe dans le service ou vous êtes ?

L'employé fit répéter la question.


—Ce que je vous demande là est entre nous.

—Monsieur, répondit l'employé, demandez ça à M. P..., car, pour moi, je ne suis pas détective...
Cet employé, c'était moi... *Inde irée !*

* *

On parlait devant un Marseillais de France—car il y en a aussi en Angleterre—de la découverte mirobolante et fin de siècle qu'on vient de faire en trouvant un lac sous Londres.

—Hé ! mon bon, s'écria le fils de la Cannebière, chez nous, à Marseille, nous avons aussi un lac en dessous... mais avec notre flotte de réserve...



NOS FLEURS CANADIENNES

MONOTROPE

Monotrope uniforme.—*monotropa uniflora* : (Famille des monotropées).

La plus étrange des plantes indigènes que l'on puisse voir. Les Anglais lui donnent les noms suivants : *Sudian pipe* ou *Corpse plant*. La monotrope les mérite tous deux. Lorsqu'elle est détachée de sa racine et que vous la tenez tête en bas, vous avez une image exacte de l'ancien calumet des sauvages. Et, comme cette plante est blanche dans toutes ses parties : tige, feuilles, fleur, elle vous donne réellement l'impression d'un végétal maladif ou cadavérique. C'est un phénomène en son genre, que vous ne devez



manquer de placer dans votre herbier, mais il faut la presser avec beaucoup de soin car elle noircit très vite.

Elle m'a été envoyée l'été dernier, de Nicolet, par "deux petites filles en pérégrination," disaient-elles. Voyageaient-elles pour leur plaisir ou dans un but scientifique ? On se trompe si souvent sur le compte des petites filles que je n'ose vous dire ce que je pense. Tout de même elles n'ont pas moins droit à mes remerciements et je leur en ai adressé un nombre respectable.



(Reproduction interdite)

LE CONCERT AU MAJESTY THÉÂTRE

La soirée de jeudi de la semaine dernière, au théâtre de la rue Guy, nous amenait une troupe en tournée au Canada, composée de Sembrich comme étoile, Campanari comme baryton, un tenor appelé Salignac et Mlle Katharina Ruth Heyman, pianiste.

En outre, M. Plançon était venu spécialement de New-York se joindre aux autres artistes du Metropo-

litan House, pour le concert de Montréal, où il avait reçu un accueil sans précédent.

Mme Sembrich a une réputation faite ; quoique Allemande, elle appartient, au point de vue de l'art, à l'école italienne. Quant à sa qualification d'étoile, elle a bien pâli. A l'époque de l'engouement de l'école italienne, elle a eu son heure de succès, mais aujourd'hui on ne veut plus de ce genre, et on a raison. Il n'est pas seulement démodé, il est d'une infériorité marquée par comparaison avec l'interprétation de l'école moderne, qui marche de pair avec la transformation scientifique de l'art théâtral et l'harmonisation savante du contre-point et des fugues dans les thèmes appropriés aux textes des poèmes et librettos. Il y a un progrès dans l'esthétique du chant comme dans celle de la composition. Mme Sembrich chantait, vocalisait et trillait autrefois suivant la technique ancienne, qui n'était pas dépourvue de charme, étant appliquée aux productions de son temps ; elle était rapidement arrivée à l'acquit des planches, aujourd'hui elle use beaucoup de ficelles et de trucs qui emballent les naïfs sans toucher les connaisseurs qui sentent l'excuse de son âge en se refusant à l'admettre, parce qu'une étoile n'a pas d'excuse de ce genre à invoquer. On ne lui demande pas son extrait de naissance, on lui demande si elle est oui ou non à la hauteur du talent qu'elle annonce par sa renommée.

Mme Sembrich ne peut briller à côté de Melba dont l'étoile brille de son plus vif éclat enveloppée d'une voix céleste qui porte sûrement sans jamais une défaillance de nature ou d'art vocal. Et le Canada ne possède-t-il pas cette gloire nationale qu'on appelle Albani, autre élève de l'école italienne, mais qui a transformé son origine artistique en embrassant le culte de Wagner qui l'a radicalement grandie en l'assimilant au génie de Verdi, qui a eu le courage d'abandonner ses théories premières sur la composition pour aborder la haute envergure de celle qui lie intimement la conception musicale au texte que l'inspire.

Heureusement que Plançon justifiait le prix des places. Je ne puis analyser aujourd'hui ses différents morceaux, je le ferai la semaine prochaine. Celui-là est plus qu'une réputation acquise : c'est le plus beau chanteur, le plus admirable génie créateur, le plus incomparable interprète qui existe au point de vue de l'art du chant et l'art dramatique sur les deux hémisphères.

Il n'y a qu'un Plançon, pour ceux qui sont initiés à ce qu'on entend par grand art, comme il n'y avait qu'un Got, qu'un Fèbvre à la comédie française, comme il n'y a qu'une Sarah Bernhardt au monde, on ne compare pas Plançon pas plus qu'on ne comparait autrefois les rois institués par droit divin devant la puissance desquelles on s'inclinait. C'est un de ces êtres que touchent à la divinité de l'art devant lequel on se découvre quand il passe.

DE MARCHY.

COUPE D'UN VOLCAN

(Voir gravure)

Quelques grands esprits de l'antiquité expliquaient les éruptions volcaniques d'une façon assez plausible.

« Il règne à l'intérieur de la terre, dit Platon dans le *Phédon*, et tout autour d'elle, des conduits souterrains de toute grandeur. L'eau y coule en abondance ; mais il y coule aussi du feu et des courants formés d'une vase liquide plus ou moins impure, semblables aux torrents de boue qui précèdent, en Sicile, l'éruption des torrents de feu, et qui recouvrent comme ces derniers tous les lieux situés sur leur passage. »

Le philosophe ajoute : « Tel est le Pyriphléthon, dont quelques petites parties s'échappent vers le haut et forment les torrents de feu qui apparaissent en quelques lieux que ce soit sur la terre. »

Le contact de l'eau avec les matières incandescentes de la profondeur, voilà ce qui cause, selon la théorie moderne la plus acceptée, l'éruption des volcans.

Il est évident, en effet, que l'eau, pénétrant dans les laboratoires souterrains, dont la température est au

moins de 2,000 degrés, ne peut manquer, en se vaporisant, de développer une force mécanique des plus considérable. La mince écorce rocheuse superposée en est facilement ébranlée, et la pression y détermine des cassures. Celles-ci, véritables soupapes de sûreté, permettent à la vapeur d'eau de s'échapper au dehors, et elle entraîne une portion des roches fondues (lave) en même temps que le produit de leur pulvérisation plus ou moins parfaite (*lapilli*, cendres).

Le fait de la situation géographique des volcans dans des îles ou sur le littoral des continents conduit à voir dans la mer leur réservoir d'alimentation, et l'étude chimique des émanations profondes, où dominent avec l'eau les chlorures et les sulfates alcalins et terreux, confirme cette manière de voir.

Il subsiste cependant une difficulté : comment, malgré l'énergique contre-pression des vapeurs, l'eau de la surface peut-elle pénétrer sous l'écorce terrestre ? La puissance avec laquelle elle s'élève dans les conduits volcaniques paraît incompatible avec cette supposition.

Mais il ne faut pas oublier que les choses ne se passent pas de la même façon dans des cavités de dimensions plus ou moins considérables, comme les fissures du sol, — ou dans les espaces capillaires qui séparent les molécules des roches plus ou moins poreuses,

Bien qu'on ne doive pas encore formuler une opinion absolue à cet égard, certains indices expérimentaux viennent apporter un appui aux considérations théoriques suivant lesquelles l'eau peut pénétrer de la surface vers l'intérieur par la voie de capillarité, jusqu'à ce que sa pression dans les cavités souterraines soit suffisante pour que, s'ouvrant violemment une issue, elle donne naissance aux manifestations volcaniques.

LÉON MALU.



COUPE D'UN VOLCAN. — CE QUI SE PASSE DANS LA MONTAGNE PENDANT UNE ÉRUPTION

CONTE DE GHETTO

Il y a bientôt trois mois que sur la porte endeuillée de la boutique du père Mardochée, on put lire cet avis : *Fermé pour cause de décès.*

Le vieux marchand laissa derrière lui une veuve et trois filles mariées.

L'aînée et la cadette avaient épousé des catholiques — la troisième était la femme d'un bon juif, resté fidèle à la pratique de sa religion.

Comme il agonisait sur sa couche, le père Mardochée dicta ses volontés dernières.

Il désirait que chacun de ses gendres vint déposer dans son cercueil un billet de 1000 francs ; c'était, estimait-il, le plus grand sacrifice qu'il pouvait leur demander et il exigeait d'eux cette suprême marque d'affection.

Le jour où la cérémonie funèbre terminée, au temple on porta en terre la dépouille mortelle du vieux juif, les trois gendres étaient là prêts à remplir la clause du testament.

Les deux premiers, ceux qui appartenaient à la religion catholique, s'approchèrent de la bière ouverte et successivement y laissèrent tomber un billet de 1000 francs.

Quand ce fut au tour du juif de s'exécuter, il s'avança et ne put s'empêcher de faire quelques réflexions : et puis il prit son carnet de chèques, signa un bon à payer de 3000 francs, et l'ayant placé dans le cercueil, il se retira, après avoir repris ce qu'il appelait la monnaie : les deux billets de mille précédemment déposés par les autres gendres.

NEMO.



LA VISITE .



A L'AIEULE

SONNET

*Petit oiseau
Gazouille et chante
Ta variante
Sur le roseau.*

*Près du ruisseau
A ton amante
Dis ton attente
Sur l'arbrisseau.*

*Ton doux ramage,
Ton beau plumage,
Vont assiéger*

*De cette belle
A la blanche aile,
Le cœur léger.*

Antonio Pelle lui

LE CAPORAL BRETON

Nous sommes en Bretagne.

La nuit tombait, la petite cloche d'une chapelle sonnait lentement la prière du soir. L'abbaye ruinée de Saint-Aubert se présentait comme un fantôme sur le plateau de la montagne, avec ses murailles grisâtres et ses longues draperies de lierre. C'était le premier jour de mai, des feux de joie brillaient.

Un jeune voyageur, portant l'uniforme des dragons français, après avoir gravi légèrement le revers de la colline, s'arrêta tout-à-coup en face du vieux monastère. A son aspect, une femme, en grand deuil, se détacha du monument d'un chef Français sur lequel elle était prosternée, et, saisissant vivement la main du jeune homme, elle l'entraîna sous les voûtes de l'église gothique.

— Nous sommes mieux ici, dit-elle, en passant lentement la main sur son front ; la vue de ces feux me fait mal et les accents de la voix humaine m'importunent. Mon pauvre Yves, mon unique et dernière espérance, mon fils, tu vas donc me quitter !

— Ma mère, dit le jeune soldat avec une émotion profonde, tu viens ici pour me bénir avant mon départ, n'est-ce pas ?

— Oui, mon cher Yves, j'ai voulu te voir encore, j'avais besoin de te bénir au milieu de ces colonnes mutilées par le fer et le feu, dans ces cloîtres déserts bâtis par tes pieux ancêtres et que leur épée sut défendre.

C'est en face de cet autel où tes pères ont prié, sur ces dalles mortuaires où les chefs du pays reposent, sous ces arcades en ruine comme la fortune de ta maison, mon fils, que je viens exiger de toi un serment solennel.

— Parlez, parlez, vous serez obéie.

— Jure-moi de ne jamais rougir, ni de ta religion, ni de la France.

Yves était à genoux au pied de l'autel écroulé sur lequel se jouaient les pâles rayons de la lune ; un jour verdâtre et fantastique tombaient des ogives sculptées. Sous les pieds du jeune homme étaient dix générations décédées ; autour de lui, les statues des saints et des rois. Il prononça le serment exigé la tête haute et les mains jointes.

Tout à coup, le roulement lointain du tambour vint se mêler aux bruits confus du soir.

— Entendez-vous, dit Yves en pâlisant.

— J'entends, dit la pauvre veuve, saisie au cœur.

— Le vaisseau qui doit m'emporter demain, se balance là-bas comme un oiseau de mer, dit le jeune homme, en s'arrêtant sous le portique de l'église, en montrant de la main la baie qui déroulait au loin ses flots éclairés par la lune.

— Ah ! Yves ! par pitié cache-moi ce vaisseau !

— Adieu, ma bonne, ma noble mère ! Adieu ! priez pour moi quand je combattrai loin de vous, dans les savanes d'Amérique.

— Oui, je prierai pour toi, dit la pauvre mère en dévorant ses larmes, j'irai en pèlerinage au sanctuaire de la bonne Mère des Bretons, j'attirerai sur ta tête, à force de jeûnes et d'aumônes, les bénédictions du Seigneur ; j'userai de mes genoux les marches de cet autel délaissé comme moi !

— Adieu ! dit le jeune Breton d'une voix étouffée.

— Arrête ! s'écria la mère en le serrant contre son cœur avec égarement. Arrête ! quoi, si tôt !... je ne t'ai pas encore béni !

— Adieu ! adieu ! s'écria Yves en s'arrachant des bras de sa mère.

Et il descendit en courant la colline.

La pauvre veuve resta debout sur une pierre druidique tant qu'elle entrevit dans la plaine l'uniforme de son fils. Puis elle s'assit sur une tombe couverte de mousse et pleura.

Au point du jour, une légère frégate quittait les côtes de Bretagne ; un jeune homme, au visage plein de noblesse et de mélancolie, la tête pensivement appuyée contre le grand mât, saluait d'un geste d'adieu cette terre des souvenirs. Longtemps il attacha ses regards attristés sur les créneaux croulants de la vieille tour qu'il avait visitée la veille ; une larme solitaire roula silencieuse et inaperçue sous la paupière du soldat.

Peu de mois après, la frégate jetait l'ancre dans la rade de Québec. Yves alla rejoindre le corps d'armée que commandait M. Dubuisson ; il prit part à l'expédition de ce dernier contre les Outagamis, tribu sauvage soulevée par les Anglais.

Le noble Breton ne tarda pas à se distinguer. Yves s'était fait remarquer en plus d'une rencontre par sa bravoure et son sang-froid. Il fut nommé caporal sur le champ de bataille après une action d'éclat.

Un jour, M. Dubuisson lui dit :

— L'occasion est pour toi favorable d'acquérir la gloire. J'expédie cette nuit un exprès porteur de dépêches fort importantes ; tout serait perdu, si elles étaient enlevées par les Anglais. Ce départ est un secret pour l'armée ; il faut, à mon exprès, une escorte parfaitement sûre, c'est toi que j'ai choisi.

C'est un honneur périlleux, ajouta sa seigneurie après une minute de réflexion.

— J'accepte, dit Yves avec énergie.

Au milieu de la nuit, notre jeune homme et son compagnon quittèrent le camp français.

C'était une nuit douce et chaude, une nuit du nouveau monde ; la lune versait ses rayons bleuâtres sur la cime des magnoliers. Le ciel était si pur, qu'on y cherchait vainement un nuage.

Tandis que le guide s'orientait sur l'étoile du nord et qu'il interrogeait la mousse des vieux chênes pour suivre une ligne droite à travers la forêt, Yves rêvait à sa patrie, il était si heureux !

— Qui va là ? cria soudainement une patrouille anglaise.

Les deux soldats s'enfoncent dans le bois.

— Qui vive ? cria un voix éloignée dans une autre direction.

— Nous sommes cernés, dit le jeune Breton.

Au même instant, les deux jeunes gens essayèrent une décharge de mousqueterie.

— Je suis frappé à mort, dit l'exprès, en se laissant tomber de son cheval, sauvez les dépêches.

Yves se saisit des papiers et s'enfuit au hasard dans la partie la plus fourrée du bois. Une nouvelle décharge suivit la première. Yves volait à travers la forêt ; mais la vie du jeune caporal s'écoulait par trois larges blessures. Il tomba, pâle et défaillant, au pied d'un cèdre couvert de mousse.

— Et mes dépêches, dit-il, en regardant le ciel étincelant d'étoiles, et mes dépêches, ce dépôt de l'honneur que j'ai juré de conserver intact ! Mon Dieu ! inspirez-moi !

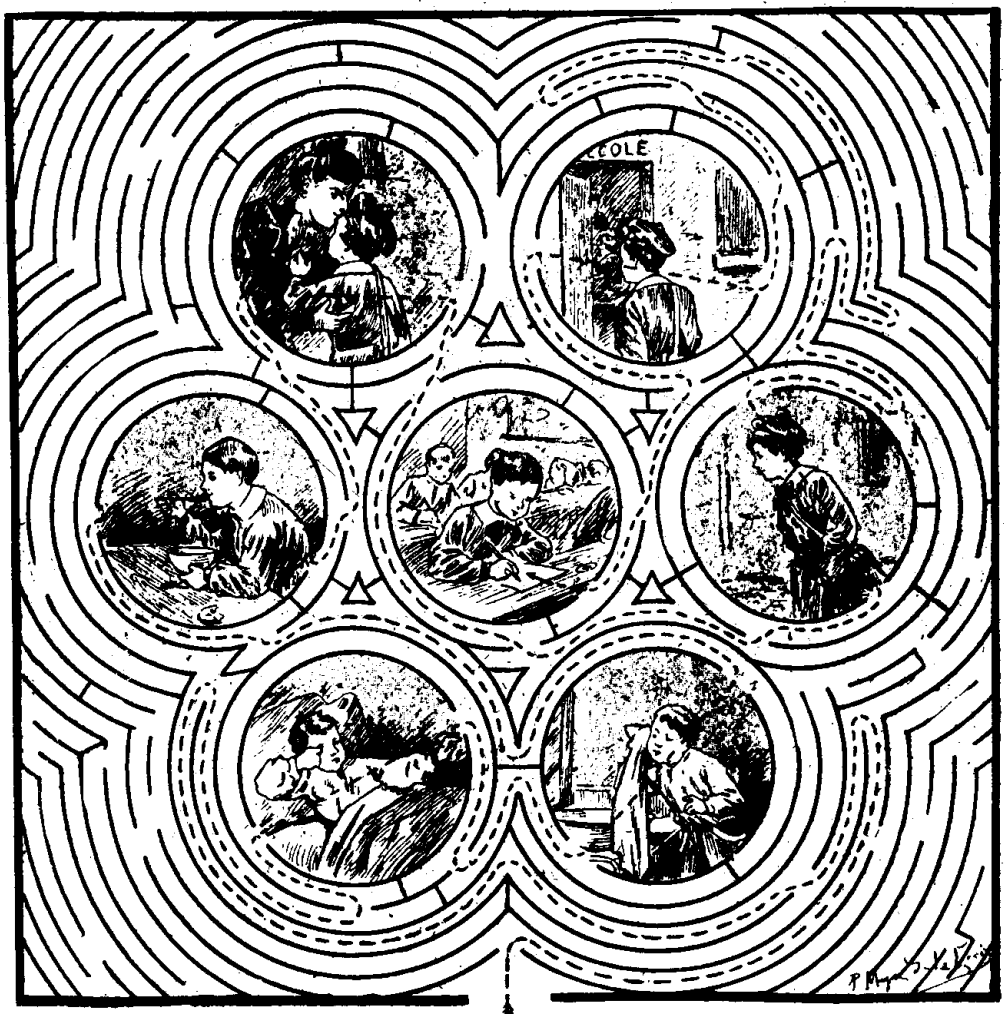
Tout à coup, la figure du jeune blessé prend une expression sublime, il se soulève avec effort, déchire de ses mains la plus large de ses blessures, y introduit péniblement la lettre et referme, sur le précieux papier, ses chairs ensanglantées.

— O mon pays ! dit-il en retombant sur le gazon, un pauvre soldat te lègue son dernier soupir.

Au point du jour, une patrouille française le trouva baignant dans son sang. Il pressait contre son cœur

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS (RÉSULTAT)

Voir le No. 768



une petite croix de chêne noir que lui avait donnée sa mère, et ses lèvres murmuraient encore :

—Vive la France !...

Il ne lui restait plus qu'un souffle de vie ; il l'employa à indiquer l'endroit où était caché son fatal secret.

M. Dubuisson accourut lui-même auprès de l'héroïque caporal, lui souleva la tête appesantie et pressa dans ses mains guerrières les mains glacées du jeune soldat.

—J'aimerais mieux avoir perdu une bataille ! dit le noble officier français.

Ainsi périt Yves, loin de sa mère, dans le désert du Nouveau-Monde.

Il ne faut pas remonter jusqu'à Bayard pour se convaincre que la religion catholique fait des héros.

J.-A. L.

LE CLUB MINTO

(Voir gravure)

LE MONDE ILLUSTRÉ a le plaisir de présenter aujourd'hui à ses lecteurs et, disons-le franchement, à ses lectrices de Granby surtout, les portraits de quelques jeunes gens de cette dernière ville, faisant partie du club de cartes Minto.

Ce club, fondé au lendemain même de l'arrivée de notre gouverneur-général, tient ses réunions hebdomadaires le jeudi soir. On y joue le Progressive, le Euchse, et Dieu sait avec quel entrain !

A tour de rôle, le club est l'hôte d'un des jeunes gens, qui sait toujours faire les honneurs de sa maison.

Les réunions, commencées vers la mi-novembre, ne se termineront qu'au printemps prochain.

UN ATELIER MODÈLE

Nous avons, dans le temps, parlé d'un atelier d'artistes que nous possédons—l'atelier et les artistes, bien entendu !—en notre ville de Montréal.

Non pas qu'il n'y ait qu'un atelier d'artistes à Montréal : nous en connaissons de différents genres, mais nous n'en connaissons qu'un dans le genre de celui dont nous voulons parler : celui de MM. Laprés et Lavergne.

Lorsqu'on monte, en rêvant ou dans d'autres dispositions de l'esprit, la belle rue Saint-Denis que sa double rangée d'arbres rend si pittoresque—s'il n'y avait pas ces horribles squelettes de téléphones ou de fils des tramways—on arrive bientôt à la rue Ontario.

Au coin à gauche se trouve l'atelier de photographie de MM. Laprés et Lavergne.

Qu'on s'imagine une série de salles, de salons, de chambres de poses, toutes plus riches l'une que l'autre, se développant sur une longueur de plus de cent pieds, une largeur de quarante pieds ; que l'on se figure des ameublements sobres, mais de meilleur goût, des cabinets de toilette pour familles, pour dames, pour messieurs, cabinets possédant tout le confort le plus raffiné, un salon d'attente avec tous les journaux, toutes les plus belles Revues du pays et de l'étranger : on aura une petite idée de ce que sont, depuis quelques semaines, les ateliers agrandis de nos artistes photographes.

Ce succès—car c'est bien là un succès sans précédent—est dû à la persévérance de ces messieurs, à leurs soins constants dans la recherche des appareils les plus précis, les plus justes, les plus perfectionnés, à leur désir incessant de plaire toujours davantage à leur nombreuse clientèle.

Que ceux qui doutent, se donnent la peine d'aller jusque là, d'examiner par eux-mêmes : en voyant la manière artistique de travailler de ces messieurs, leur aménité, leur urbanité exquise, ils ne sortiront point de là sans donner une commande dont ils seront des plus satisfaits.

Le bonheur est composé de tant de pièces qu'il y en a toujours quelques-unes qui manquent.—BOSSUET.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Les auteurs de *Vingt-quatre heures en retard* viennent d'écrire un mélodrame qui mettra à son apogée la réputation de MM. W. A. Tremayne et Logan Fuller. Le drame *Le docteur J. Brown* sera représenté pour la première fois, au Canada, sur la scène du Français. Aussi les habitués du chie théâtre de la rue Sainte-Catherine, devront féliciter M. Phillips de leur faire connaître les chef-d'œuvres mélodramatiques des meilleurs auteurs américains.

Cette histoire du *Docteur J. Brown* est toute palpitante d'intérêt, relatant les aventures peu enviable du docteur Joseph Brown, qui s'avise de prendre la place de son cousin, le docteur John Brown, à qui vient d'incomber la responsabilité d'une consultation fort grave et qui n'a malheureusement pas été heureuse. Le malheur devient celui du docteur Joseph, sur qui retombe toute la responsabilité, sans qu'il y ait cependant de sa faute, et les embarras de ce pauvre médecin, qui, étant sur le point de se marier, a raison de croire au succès, créent des situations fort drôles, rendues cependant charmantes par les brins d'amour qui lient le tout.

Le vaudeville, de son côté, est des plus amusants.

CERCLE VILLE-MARIE

Nous prions nos lecteurs de ne pas oublier que le 31 janvier—jour où ce numéro sera mis en vente—a lieu la grande soirée artistique et littéraire au Cercle Ville-Marie.

Ce sera certes un événement : car à l'art de la parole sera joint l'art de la musique, Calliope et Euterpe.

Rappelons simplement que M. l'abbé René Labelle, P.S.S., donnera une jolie conférence sur quatre grands compositeurs modernes, tandis qu'un groupe choisi d'artistes de Montréal, parmi lesquels Mlle Victoria Cartier, rendront quelques-uns des passages des œuvres de ces quatre compositeurs.

Tous les sièges sont réservés ; les billets sont en vente chez M. Hardy, 1676, rue Notre-Dame, aux prix de 25c, 50c et 75c.

Il y aura foule !

MONUMENT NATIONAL

Les petits Oiseaux, comédie en trois actes de MM. Labiche et Delacour, a obtenu un légitime succès jeudi dernier. MM. Bédard et Duhamel, qui jouaient chacun un rôle de vieillard, ont enlevé l'auditoire à maintes reprises. Tous deux, dans un genre différent, ont rendu leur personnage d'une façon absolument saisissante. Quant à M. Emmanuel, dans le rôle de Tiburce, il a montré un savoir étonnant. L'ensemble de la pièce était bon, les entr'actes courts, l'intrigue délicate et jolie, bref, cette représentation est en tout digne des précédentes.

Pour le 2 février prochain, on nous annonce un spectacle de choix : trois mignonnes comédies en un acte, que notre public ne saura se lasser d'applaudir. D'abord, *La Souris*, jouée par M. Oscar Paradis et Mlles Papineau, de Saint-Jean d'Iberville ; puis, à la demande générale : *La grammaire*, dans laquelle MM. Bédard et Duhamel nous donneront une de leurs plus comiques créations, et enfin le grand succès de Élzéar Roy, *Le voyage de Boulogne sur mer*, oh ! la rigolade ! Ne manquez pas cette soirée si vous cherchez à rire. Il y en a tout plein.

L'ART CULINAIRE

Confitures de citron.—Les confitures de citron sont très appréciées par les personnes qui aiment les mets légèrement acidulés. Pour les obtenir on fait d'abord ramollir dans l'eau assez chaude la peau de trois ou quatre citrons ; on les fait ensuite bouillir avec une livre de sucre, on ajoute une pinte environ de sirop de sucre, puis on soumet à une nouvelle ébullition et avant le refroidissement on ajoute à la masse des amandes concassées.

Pâté de lièvre.—Désossez le lièvre, coupez-le en morceau ainsi que le foie ; ajoutez-y une livre de porc, également en morceau ; hachez ail, persil, ciboules ; mélangez-y quelques truffes, salez, poivrez. Triturez le tout et placez dans une terrine dont le fond est garni de bardes de lard ; recouvrez également de bardes de lard sur lesquelles vous mettez deux feuilles de laurier et un verre de vin blanc. Couvrez la terrine de farine délayée dans de l'eau, afin de clore hermétiquement, et faites cuire cinq heures au four.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Sous même nom, j'ai double rôle.
Cela peut vous paraître drôle,
Mais vous direz tout comme moi
Lorsque le mot de ce problème,
Qui ne saurait vous rendre blême,
Tout au moins vous mettre en émoi,
Sera connu de vous, lectrices...
Quelque peu mes admiratrices.
Or donc, j'en conviens franchement.
Lors d'un deuil, souvent on me porte ;
Mais quand le carnaval apporte
La folie et l'énerverment,
Vous me mangez gloutonnement.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 769

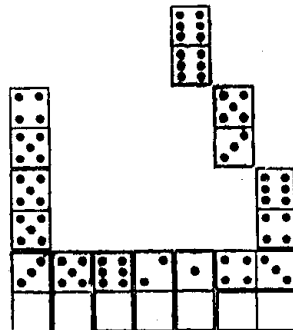
Charade.—A-jonc.

Rébus graphique.—Ses qualités surpassaient ses défauts.

ONT DEVINÉ :

Mme A.-E. Jacques, St-Télesphore ; D. Hubert, Ottawa ; Mme L. Comtois, Mlle B. Giroux, N. Dion, Montréal ; Jos. St-Onge, Lachine ; Mlle C. Vincent, P. Dufault, Québec ; H. Cartier, Lowell.

PROBLÈME DE DOMINOS



La figure complète est un rectangle. En se servant de tous les dominos sauf 2, on obtient la constante 24 dans les deux sens et dans les grandes diagonales.

GRAVURE-DEVINETTE



Les enfants recherchent le vieillard qui demeure dans cette maison. Ils ne le voient pas. Mais vous, le voyez-vous

Rosalba ou les deux Amours

ÉPISODE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond J. Massicotte

(Suite)

De là, pour éviter la garnison de Chambly, où la garnison de Wetherall était déjà revenue, il s'avança vers l'intérieur et longea le pied de la montagne de Boucherville. Là, il passa une nuit dans les bois, sans autre lit que celui qu'il put se faire avec des feuilles sèches, et sans autre nourriture qu'un biscuit et un morceau de fromage. Là aussi le danger commença réellement, parce que tout le plateau jusqu'à la frontière était sillonné par les volontaires et la cavalerie royale qui avaient ordre strict de "pincer" tout individu suspect.

Il était presque décidé à retourner à Montréal où, pensait-il, quelque ami pourrait lui donner refuge, du moins pendant quelque temps, mais toute la rive sud était gardée et tous les bateaux qui abordaient à la ville étaient strictement visités. A force de précautions et avec une difficulté infinie, il atteignit Lacadie et resta plusieurs jours caché dans une grange, où la vieille mère d'un patriote distingué le soigna d'une vilaine blessure qu'il avait au pied. Elle l'avertit de ne pas approcher de Saint-Jean, qui était plein de bureaucrates et de volontaires, mais de ce diriger vers Lacolle ; elle lui donna un mot d'ordre et les noms de plusieurs partisans qui l'aideraient certainement à se rendre jusqu'à la frontière.

Edgard errait déjà depuis douze jours, et malgré les bons traitements qu'il avait reçus, contrairement à tant d'autres fugitifs, il était presque épuisé physiquement et moralement. Son cœur souffrait de plus en plus. Il ne pouvait supporter l'idée de la défaite, dans une cause où il avait mis tout son avenir, et plus il s'éloignait de Rosalba plus il devenait abattu. Parfois son abattement était si profond qu'il songeait à se rendre au premier poste pour se livrer lui-même aux ennemis.

Jusqu'alors, il avait évité toutes les poursuites et n'avait pas même vu un seul habit rouge sur la route, mais il avait le pressentiment qu'il tomberait sur un poste au moment où il songerait le moins. Quel serait le résultat de cette rencontre ? Il ne pouvait y songer sans frémir, parce qu'il n'avait pas d'armes et était trop épuisé pour faire aucune résistance.

Torturé par ces pressentiments, il se remit en route, se cachant le jour et marchant la nuit. On était alors au milieu de décembre, l'hiver était arrivé. La neige était épaisse dans les bois et formait d'énormes amas le long des routes. Par un tel temps, la marche est doublement fatigante. Le soir du troisième jour, en quittant sa cachette pour reprendre sa marche, il avait repris un peu courage en songeant qu'il n'avait plus que douze milles pour se rendre à la frontière. Si la Providence le favorisait dans ce dernier effort, il serait le lendemain matin sur la terre de la liberté.

Pendant la première heure, pas d'incidents ; il croyait avoir laissé Lacolle assez loin derrière lui. Mais quelle fut sa surprise, en sortant d'un petit bois, de se trouver à quelques pas d'un bivouac. Un bon feu brillait devant une hutte de *billots* en avant de laquelle était assis un factionnaire, son fusil négligemment étendu sur ses genoux.

—Il dort, pensa Edgard, je suis sauvé.

Et reprenant sa respiration, il passa rapidement, mais sans bruit, et atteignit la route sombre.

—Qui va là ? cria soudainement une voix claire et sonore.

Edgard bondit comme s'il avait reçu un coup de feu. Il était trop interdit pour répondre.

—Qui va là ? répéta fortement la même voix.

—Ami ! répondit-il d'une voix tremblante.

—Que l'ami avance et donne le mot d'ordre.

Edgard resta comme pétrifié.

Au lieu de faire feu, comme c'était son droit, bien que les ordres donnés au volontaires à cet égard ne fussent pas très stricts, le factionnaire s'avança vers l'étranger et lui dit, d'une voix calme mais ferme :

—Vous êtes mon prisonnier. Volte-face, marche !

Et tous deux marchèrent rapidement vers l'endroit où se trouvait le feu.

Le factionnaire examina la figure du prisonnier d'un air scrutateur. D'abord, il ne trahit aucune émotion, mais bientôt il demeura comme frappé d'étonnement.

—C'est impossible ! murmura-t-il.

Il regarda encore, et un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres.

—Oui ! c'est lui !

Edgard demeura interdit. Que pouvait signifier cette pantomime ? Était-ce une moquerie ou le connaissait-il réellement ?

Mais son étonnement ne fut pas long, car le factionnaire, lui faisant signe de ne pas éveiller son compagnon, frappa doucement Edgard sur l'épaule et l'emmena à quelques pas de là.

—N'êtes-vous pas Edgard Martin ? dit le volontaire en assez mauvais français.

Le jeune homme n'en revenait pas d'être ainsi reconnu.

—Hélas ! pensa-t-il, tout est fini !

—Je crois que je ne me trompe pas. Nous nous sommes souvent rencontrés à Montréal, il y a deux ans, lorsque vous y étudiez le droit, et je vous ai vu ensuite à Belœil. Ne craignez pas de parler, Edgard Martin, car je suis votre ami.

Ne sachant pas trop si c'était un piège, mais prêt à tout risquer, le fugitif répondit d'une voix ferme :

—Vous avez raison ; c'est mon nom.



—N'êtes-vous pas Edgar Martin ? dit le volontaire. —Page 636, col. 2

—Ne craignez rien alors. Vous n'êtes plus qu'à sept milles de la frontière. La grande route, à votre gauche, est bien battue. Nous sommes les dernières sentinelles de cette section. Vous avez plusieurs heures devant vous. Partez, au nom du ciel !

Edgard demeura dans l'attitude d'un homme qui vient de perdre la raison.

—Avez-vous de l'argent ?

—Non.

—Des armes ?

—Non.

Le factionnaire déposa son fusil contre un arbre et, ouvrant sa tunique, il détacha une ceinture de peau de chamois bien bourrée de pièces de monnaie et la donna à Edgard.

—Attachez-là autour de la taille, dit-il, cela vous aidera pendant quelques jours, jusqu'à ce que vous ayez trouvé de l'emploi.

Puis, prenant un gros pistolet de selle à sa ceinture, il le donna aussi à Martin en lui enjoignant de le cacher dans sa poche.

—Maintenant, que Dieu vous accompagne, Edgard Martin. Puissiez-vous revenir sain et sauf au pays et y vivre heureux. Allez ; seulement rappelez-vous qu'un volontaire anglais vous a sauvé la vie. Pourquoi ce volontaire a agi de la sorte, vous le saurez plus tard.

Trois heures après, Edgard était à l'abri de toutes poursuites, à Rousse's Point. Ce ne fut qu'une fois rendu dans un hôtel, sur la montée, reposant ses membres fatigués devant un bon feu, et se rappelant, un à un, toutes les étranges scènes dans lesquelles il venait d'être acteur, qu'il se rappela qu'il avait oublié de remercier son bienfaiteur et de lui demander son nom.—A suivre.

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

Ensuite, il avait rêvé un peu, mais la pente de sa songerie le ramenait toujours à un sujet qu'il voulait écarter de sa pensée ; son regard, errant par-dessus les arbres et les murailles du parc, plongeait dans la vallée de la Clyde, et sur les chemins qui coupaient, de leur bande blanche, les chaumes roux et les bruyères sombres, il croyait, à chacun de leurs détours, voir apparaître l'amazone bleue de Flor et la robe lustrée de Tahib.

Ne pouvant ni travailler ni penser, Noll s'était mis à prier ; et, cette fois, il avait trouvé le meilleur dérivatif à sa souffrance. Alors même que l'acuité de celle-ci contractait ses lèvres et marquait son front d'un pli plus profond, elle n'arrêtait point, entre ses doigts, qui avaient été si tôt las d'écrire, le glissement lent des grains d'un cha-pelet.

Soudain, un trot de chevaux sous ses fenêtres, une exclamation de surprise ou d'effroi, partie de la salle à manger où la cousine Ethel achevait de déjeuner frappèrent ensemble ses oreilles.

Il se redressa si brusquement que, sous l'effort, les articulations de ses genoux craquèrent, et, oubliant souffrance, faiblesse, l'accablante inertie de ses jambes alourdies, il fit un mouvement fou pour s'élançer.

Mais Brice entra dans le "grognoir", Brice si naturel et si souriant, — la mine un peu ahurie seulement, — qu'il fut rassuré tout de suite.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il en retombant sur ses coussins, vous venez de me faire une peur !... Qu'y a-t-il ? Pourquoi rentrez-vous si tôt ?

— J'étais sûr, mon cher jeune maître, que vous alliez vous tourmenter ; c'est pourquoi j'ai sauté à terre, le premier, pour monter tout droit ici. Il n'est rien arrivé... du moins rien de fâcheux. Lord Gérald et miss Florence ont rencontré, tout près d'Argyle, lady Dorset avec sa fille qui les ont arrêtés. Comme je me tenais à l'écart, je n'ai pas entendu la conversation ; mais les dames de Dorset-Hill babil-laient, riant fort ; et, tout d'un coup, miss Florence a paru très mé-contente. Elle a voulu revenir aussitôt.

— Sans déjeuner ?

— Sans déjeuner, sans même voir les ruines. Lord Gérald a vainement insisté pour continuer ; il a fallu tourner bride. Bien sûr, quelque chose aura fâché notre petite miss.

Noll sourit faiblement.

— Peut-être !... murmura-t-il.

Et comme Florence entra, lui prenant la main, il l'attira vers le siège qu'Ethel Stone avait abandonné, auprès de son grand fauteuil.

— Eh bien ! que se passe-t-il ? Que veut dire cette promenade manquée ? Est-ce que ma petite fille deviendrait capricieuse ?

Flor rougit, mit son visage dans ses mains et fondit en larmes.

Noll ne poussa pas plus loin l'interrogatoire.

Il était un peu plus pâle que tout à l'heure, mais très calme.

— Va te rafraîchir, te délasser, mignonne, dit-il d'un ton infiniment indulgent et doux. Et, en attendant que Hooper ait combiné un déjeuner impromptu, — car vous devez être morts de faim, — envoie-moi Gérald, veux-tu ?

XI

Tahib, qui avait, sans sortir, passé plusieurs jours à l'écurie, était un peu en l'air et, tout d'abord, Flor avait eu assez à faire de le tenir sage.

Cela lui avait épargné ce premier embarras qu'elle redoutait du tête-à-tête avec Gérald.

Ils galoppèrent, pendant près d'une heure, presque silencieusement. Mais, à une descente un peu raide, Brice, qui les suivait, en côté, à quelques foulées près, les engagea à modérer l'allure de leurs montures.

— Voici les mauvais chemins, Mylord, expliquait-il à Gérald ; les chevaux sont jeune et vifs ; s'ils s'emballaient, nous aurions du mal à les calmer, et j'ai promis à lord Ruthwen...

Du pommeau de sa cravache, il indiquait, par-dessus l'épaule du

jeune homme, Flor, assise bien droite sur sa selle, le teint avivé par la brise, les yeux brillants sous sa voilette de gaze, et que la course rapide de Tahib avait légèrement essouffée.

Le regard expressif du brave Archie disait très clairement :

— Elle est si mignonne ! Quel malheur s'il lui arrivait quelque accident !

Gérald sourit.

— Tu es un très sage mentor, vieux Brice, et digne en tous points de la confiance dont mon frère t'honore. Aussi tu vois que je t'écoute docilement. Florence, nous laisserons un peu souffler les chevaux, n'est-ce pas ?

Elle fit un signe d'acquiescement et mit Tahib à côté du noir Fergus.

— La belle journée ! Qui l'aurait pu prévoir ce matin ?

— Mais, tout le monde, excepté la chère petite miss, intervint le fidèle Archie avec sa libre familiarité de vieux serviteur.

— Vraiment ? Alors vous saviez aussi, Gérald ?...

— Qu'un temps splendide nous attendait vers cette heure-ci ? certainement ! Je connais de longue date les brouillards trompeurs de la Clyde. C'est pour cela que je m'impatientais de vous voir vous attarder.

— Je ne pouvais me décider à quitter l'oncle Noll. Cela m'a paru si triste de le retrouver tout à coup dans ce lugubre fauteuil qu'il avait quitté si joyeux et où il a tant, tant souffert !... Après l'avoir vu presque guéri !... après avoir espéré...

— Mais, ma chère Flor, Olivier ne traverse qu'une crise très ordinaire, et qui peut être fort courte, de ces douleurs articulaires. Ne vous alarmez donc pas à ce point.

— J'étais tellement contente, depuis qu'il sortait avec nous. Que n'a-t-il pu venir aujourd'hui !... Voyez comme c'est beau, Gérald !

A un angle droit de la route, la vue, coupée jusque-là par des collines et des bouquets d'arbres, se dégagait brusquement. De la hauteur où ils étaient parvenus, ils dominaient tout le pays environnant : un pays merveilleux d'une sauvage et fière grandeur.

A leurs pieds, roulant, paresseuse, ses ondes molles entre les berges rocheuses, s'étendait la Clyde, qu'ils allaient traverser sur un pont suspendu d'une troublante hardiesse.

Au delà, le sol, après un léger renflement, s'infléchissait soudain, en une déclivité quasi vertigineuse. La pente en était si abrupte que le chemin plongeant au fond de la vallée paraissait devant eux se couper net. On ne le retrouvait que quelques cinq cents mètres plus bas, courant dans une gorge étroite, ombreuse, parallèlement à une petite rivière au courant si impétueux, que son flot blanc d'écume semblait, à travers le morvant rideau des trembles et des peupliers, comme une traînée de neige fraîche tombée.

Puis, il s'accrochait au versant opposé, grim pant parmi les fougères, ondulant en lacets dans les taillis, contournant les obstacles, serpentant en mille détours, pour atteindre enfin le sommet de la montagne : une large roche grise, nue, dévastée que couronnaient les ruines, d'aspect fantastique et tourmenté, du château d'Argyle.

— Mon Dieu ! répétait Florence, enthousiasmée, mon Dieu ! que c'est beau !

D'un joli mouvement décidé, elle avait arrêté net, au bord du talus, Tahib frémissant d'impatience. Et c'était aussi un charmant spectacle de la voir, dans ce cadre ensoleillé et verdoyant, toute rose, un peu penchée sur l'encolure de l'arabe, sa petite main appuyée à la fourche de la selle, et son beau visage expressif tout enflammé d'admiration.

Gérald ne regardait peut-être pas le paysage, lorsque, à l'exclamation de sa cousine, il répondit d'un accent pénétré :

— Oh ! very, very beautiful !...

— Comme on voit bien, nettement, les ruines ! reprit Florence, au bout d'un instant. On dirait que nous y touchons.

Archie Brice se mit à rire.

— A vol d'oiseau ! Malheureusement, nos chevaux n'ont pas d'ailes.

— Comme Pégase, interrompit Gérald, railleur.

— Je ne connais point ce gentleman, qui doit être un personnage fantastique, avoua modestement le bonhomme ; mais... — Miss Florence a beau rire de moi, — je sais, ne vous en déplaise, que nous ne serons pas là-haut avant deux bonnes heures, pour peu que nous nous arrêtions encore. Le chemin ne va pas tout droit.

— Et toi, tu ne veux pas qu'on galope aux descentes ! appuya Flor avec un air de mutine rancune, sans cela !...

— My God ! galoper sur ces pentes raides !... Mais il ne faut, dans bien des endroits, pas même trotter, petite Miss ! Ici d'abord, à cause du pont... Ah ! que la jeunesse est imprudente !

— Ah ! que tu es un vieux fâcheux !...

La moue chagrine de la "petite miss" désolait le brave homme, et, entre la crainte de la contrariété et celle de lui voir rompre les os, il était absolument malheureux.

Flor eut pitié de lui.

— Allons ! fit-elle condescendante, ne prends pas ta figure d'en-

terrement. J'irai au pas tant que tu voudras, là !... es-tu content ? Mais c'est Tahib qui ne sera pas enchanté. Pas vrai, Tahib ?...

L'arabe, dont elle caressait le col de la mère de sa cravate, fit mine de s'enlever avec un petit hennissement.

—Quand je vous disais, s'écria-t-elle gaiement, s'adressant cette fois à Gérard, quand je vous disais que j'en ferais un cheval savant ?

Mais, en dépit de son entrain, une partie d'elle-même semblait être demeurée à Kilmore-Castle, car sa pensée y revenait constamment.

—Que doit faire l'oncle Noll maintenant ? murmura-t-elle au bout d'un instant, préoccupée, les sourcils rapprochés par une tension d'esprit anxieuse. Pourvu qu'il ne souffre pas !

Comme ils se trouvaient alors sur le pont de la Clyde, elle reprit l'air songeur :

—Vous rappelez-vous, Gérard, que nous sommes venus, une fois, jusqu'ici avec lui ? Une vieille femme traversait péniblement le pont portant un gros faix de bois mort. Elle était infirme, toute courbée en deux et si chargée ! Nous lui avons fait l'aumône en passant, mais l'oncle Noll l'a prise—elle et son fagot—dans la voiture. Je vois encore la mine scandalisée de Harry... Noll a ramené, ainsi, la pauvre vieille jusqu'à sa chaumière et, depuis, ne l'a jamais oubliée dans ses charités. Quel grand cœur il a !... Il ne peut voir une détresse sans la soulager. Cette femme qui le remerciait en pleurant, lui a dit : "Dieu vous fasse heureux, Mylord !" Gérard, j'ai retenu ces paroles comme une prophétie.

Le jeune homme s'inclina en souriant.

—Il faut espérer qu'elle se réalisera, fit-il un peu sceptique, avec une nuance d'impatience dans la voix.

Plus loin, la route, élevée sur une sorte de digue, bordait un grand pré marécageux, qu'émaillaient d'innombrables pompons blancs et soyeux, les gaines éclatées du jonc cotonneux, la gracieuse "linai-grette." Gérard pointa son stick vers la partie la plus basse du marais celle où, entre les touffes d'herbe d'un vert plus sombre, on voyait miroiter, au soleil, des flaques d'eau saumâtre.

Et, cette fois, ce fut lui qui demanda, d'un ton quelque peu hésitant :

—Cet endroit n'éveille en vous aucun souvenir, Florence ?

Elle releva les paupières d'un air étonné, chercheur, puis secoua la tête.

—Non, mais non... Il est vrai que nous avons passé si souvent par ici !

—C'est là qu'à une de nos premières promenades, j'ai été cueillir pour vous ces *Forget me not* qui vous faisaient envie.

—Ah ! oui... je me souviens à présent. Vous étiez embourbé et vous êtes revenu dans un état !... Vos bottes, remplies d'eau, faisaient cloc, cloc, et vous aviez des étoiles de boue jusqu'au milieu du dos. Pauvre Gérard !...

Un éclat de rire, aux notes perlées, fusa dans l'air, répété par l'écho des collines sonores, comme par des sylvains moqueurs cachés sous les brousses vertes ; un rire fou, irrésistable, que la mine dépitée de Gérard ne fit qu'exaspérer encore.

—Riez, riez, bourgonnait-il, maussade, en mordant sa moustache. Je sais bien que j'étais grotesque, parbleu ! Mais c'était pour vous, et j'aurais pu rester dans la fondrière.

Tout de suite, Flor cessa de rire.

—Pardonnez-moi, murmura-t-elle, repentante. Je ne croyais pas qu'il eût du danger. Et les myosotis étaient bien jolis. Je les ai gardés...

Elle n'avait pas achevé ces mots qu'elle rougit très fort, parce que—elle se le rappelait soudain—ces fleurettes sèches, qui traînaient dans sa chambre, l'ennuyant, elle les avait, un beau matin, envoyées par la fenêtre.

Toutefois, bien qu'il lui parût qu'elle chargeât ainsi sa conscience d'un grave accroc à la vérité, elle n'osa point démentir ce qu'elle venait d'avancer à l'étourdie, dans l'intention de dédommager, par une amabilité, son cousin, de l'accès de gaieté qui l'avait froissé.

L'humeur de Gérard parut, d'ailleurs, complètement rassérénée. Il causait avec ce brio plein d'humour qui donnait un vif attrait à sa conversation, quand il voulait prendre la peine de séduire son auditoire.

Ici, l'auditoire, c'était tout uniment Florence et Brice ; par instants même, Archie seul, quand la pensée de la jeune fille s'en retournait voltiger autour des vieux murs de Kilmore. Mais lorsqu'Gérard posait, cette occupation l'absorbait assez pour qu'il ne s'aperçût pas des absences de ses auditeurs.

Ils atteignirent bientôt la vallée encaissée qui, du haut de la colline aride, leur avait semblé, tant elle avait de charme agreste, une Terre promise.

Le soleil était devenu assez chaud pour leur faire trouver délicate la fraîcheur qui régnait au bord de la petite rivière, à l'ombre des bouleaux blancs, des frênes dont les branches flexibles effleuraient leur tête au passage, et des hauts peupliers au grêle feuillage jaunissant.

Après la Maladie

Chacun connaît ce sentiment de bien-être que l'on ressent après une maladie plus ou moins grave.

LE BOVRIL

Est une nourriture idéale

**Donne de la FORCE,
STIMULE,
NOURRIT.**

Ils franchirent le cours d'eau babillard sur un pont rustique, fait de troncs d'arbres mal équarris, grossièrement assemblés, que Florence déclara exquisement poétique, et qui était, en réalité, le moins commode des ponts.

Ce n'était point la faute de la jeune fille si le beau ciel clair, la gaie chevauchée et ses vingt ans lui mettaient de la poésie plein le cœur.

Bientôt la route ne fut plus une route ; ni talus ni fossés ne la bordaient plus ; elle se perdait, de plain-pied, en d'immenses prairies, au gazon ras et fourni, au travers desquels Flor octroya à Tahib,—et à elle-même—l'intense plaisir d'un galop éperdu.

Gérard, ne voulant pas demeurer en arrière, lâcha la bride, et Fergus, qui ne demandait que cela, partit, à son tour, à fond de train.

C'était un merveilleux champ de courses, doux et uni sous les pieds des chevaux, où nul accident n'était à craindre, et Brice, très intéressé, pariait contre lui-même des sommes folles,—tout bon Anglais naît engagé parieur !—que Fergus, la belle bête, n'atteindrait pas ce petit démon brun de Tahib.

L'arabe, excité par Flor qui perdait un peu la tête, maintenant vaillamment sa distance ; Gérard, après s'être d'abord amusé de la poursuite, s'impatientait de voir qu'elle se prolongeait trop à son gré et, s'animant, piqué au jeu, mit l'éperon dans les flancs du cob noir, qui bondit.

Archie Brice, à demi soulevé sur sa selle, poussait sa jument pour mieux voir et criait, comme s'il se fût cru à l'hippodrome d'Epson ou de New-Market :

—Hip !... hip !... hardi, Tahib !...

Une voix claire, d'une sonorité métallique, qui semblait tomber du ciel, riposta :

—Hardi, Fergus !... hardi !...

Auprès des grottes d'Argyle, que l'on allait atteindre, plantée sur la corniche d'un rocher à pic, ses boucles blondes emplies de soleil, follement soulevées par la brise, Maud Dorset battait des mains en riant aux éclats.

Florence et Gérard, interrompant, brusquement, la course échevelée, arrêtaient net leurs montures.

Machinalement, le jeune homme mit le chapeau à la main. Rougissant comme un écolier pris en flagrant délit d'école buissonnière une vive contrariété assombrissant ses traits expressifs, Flor esquissa, non sans quelque raideur, une faible inclinaison de tête.

Lady Helen, d'un pas nonchalant, venait de rejoindre sa fille sur la plate-forme de rochers.

—Ah ! fit-elle, d'un ton de surprise, en approchant de ses yeux des jumelles fort inutiles, puisque les cavaliers n'étaient pas à vingt mètres en dessous d'elle, quelle agréable rencontre !... Kilmore-Castle transporté en cette sauvage contrée !...

—Une partie seulement de Kilmore-Castle, *mama*, rectifia Maud, imperceptiblement ironique. A moins que le comte Olivier et ses albums, Miss Ethel et son tricot vert-pomme ne soient échoués dans les environs.

—Noll subit une nouvelle crise de ses rhumatismes, dit Gérard un peu contraint, et ma cousine Stone...

CHOSSES ET AUTRES

—L'on parle 31 idiomes aux îles Philippines.

—Aux Etats-Unis, il y a 35,467 pharmaciens.

—Les 12 câbles transatlantiques ont coûté \$85,000,000.

—On estime à 70,000 par année les victimes de la phthisie en Angleterre.

—A Dawson City, la moitié des fenêtres sont sans vitres. Une vitre de 10 pouces sur 12 se vend aisément \$3.

—La population de la ville de Londres est de 6,291,697 et celle de New York seulement de 3,389,753.

—Quelques compagnies d'assurance se proposent d'établir des tarifs d'assurance spéciaux pour les accidents de canons, de chevaux et de bicycles.

—La première exposition universelle au Japon est fixée à l'année 1902. Le gouvernement se prépare à faire les premiers pas.

Février.—Ceux qui naissent dans ce mois sont probes, constants, discrets, entreprenants et passionnés pour les grandes affaires, dans lesquelles ils réussissent généralement.

—La mise en conserves des tomates pour l'année 1898 s'est élevée à 5,652,249 caisses aux Etats-Unis, et à 145,557 en Canada. L'année 1897 avait produit 3,964,355 caisses aux Etats-Unis et 185,086 en Canada.

—Certaines plantes marines n'ont pas moins de 600 pieds de longueur, quand elles ont atteint leur plein développement. Ces herbes se nourrissent des substances minérales contenues dans l'eau de la mer.

—Les indiennes et guingamps mis en vente cette année présentent une très grande variété de couleurs et d'effets. Les rayures, les dispositions de toute nature sont recherchées. On rencontre peu de dessins dits écossais (plaids). La teinture de ces tissus est supérieure cette année à ce qui a été produit jusqu'à ce jour.

C'EST INSTANTANÉ

La première cuillerée de *Baume Rhumal* arrête instantanément la toux. Une bouteille vous guérira, le remède est infailible.

—Sommaire de *La Nouvelle Revue*: Toledo, par San Carlos; Quelques lettres de Louis XVIII, par E. Daudet; Souvenir de Jaco, le duc de Dino; Les dessous de la diplomatie Américaine, A. de Ganniers; Fantômes, Princesse Schahovkoy Strechneff; L'enseignement du style, A. Albalat; Ecrivains cosmopolites, M. Prozor; De ma fenêtre, Jol Rasco; Lettres sur la politique étrangère, Mme Juliette Adam.

Pages courtes; Ce qui se dit à Paris; Bonne année; Funérailles d'un Parsi; Une exposition des œuvres de Marie Baslskirtseff.

La Quinzaine: Les provinces; L'Armée; Les Colonies; Critique musicale; Critique littéraire; Critique dramatique; Sciences; Carnet mondain; Mode.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

CONSUMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Mlle EXILIA CHAMPAGNE

Etait toujours étourdie. Elle ne pouvait plus marcher, l'Anémie et la dyspepsie l'avaient rendue au dernier degré de faiblesse

Elle est heureuse de raconter comment elle a recouvré la santé et le bonheur

Pour un grand nombre de jeunes filles, la vie ne serait pas si ennuieuse ni si pénible si elles étaient fortes et en santé, mais presque continuellement elles souffrent de maladies qui leur sont particulières, et par honte ou par modestie elles préfèrent souffrir en silence plutôt que de révéler la nature de leur mal. Des milliers de jeunes filles n'ont pas été seulement soulagées, mais complètement guéries par ce remède d'une renommée universelle: — Les Pilules Rouges du Dr Coderre. La faiblesse physique et toutes les autres maladies féminines se dissipent comme par enchantement par l'usage de ce remède. Nous publions aujourd'hui le témoignage d'une charmante jeune fille qui, quoique à la fleur de l'âge, avait fait la triste expérience de la souffrance.

Voici ce qu'elle dit: "J'étais pâle, faible, les yeux creux et cernés. Je souffrais continuellement de douleurs entre les deux épaules, dans le dos, les reins et la tête; toujours étourdie; je ne pouvais plus marcher, mal au cœur et douleurs dans l'estomac causées par la terrible dyspepsie. Je dormais très mal, je transpirais toute la nuit et toussait continuellement. Le matin j'étais tellement faible que je croyais mourir. Une de mes tantes, Mme Garipey, qui s'était guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre me les recommanda. Le résultat fut vraiment étonnant; d'une jeune fille malade et découragée que j'étais, je fus transformée en une personne pleine de santé et d'énergie. Comme je sais qu'il y a beaucoup de jeunes filles qui souffrent comme j'ai souffert, c'est uniquement dans l'espoir de leur être utile que je désire publier ma guérison." Mlle Exilia Champagne, No 458, rue Maisonnette, Montréal.



Mlle EXILIA CHAMPAGNE

Que pouvons-nous ajouter après un témoignage aussi sincère et aussi éloquent? Et ce témoignage est choisi entre des milliers écrits sur le même ton. Que les femmes qui doutent, veuillent seulement passer par nos bureaux et nous serons heureux de leur montrer les milliers de témoignages venant de femmes guéries et reconnaissantes qui attendent leur tour d'être publiés. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des jeunes filles qui avaient

souffert depuis leur bas âge. Elles guérissent la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, de côtés, douleurs dans le bas-ventre, étourdissements, nervosité, et toutes les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froideur des pieds et des mains; elles sont d'une grande efficacité prises avant ou après la naissance d'un enfant. Elles aident aussi beaucoup à la formation des jeunes filles.

Si vous souffrez depuis nombre d'années, n'espérez pas qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges puissent vous guérir, prenez en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps consulter pour rien. Envoyez-leur une description complète de votre maladie, vous n'avez rien à craindre, toutes lettres adressées au: DEPARTEMENT MEDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL, seront ouvertes et tenues confidentielles par eux.

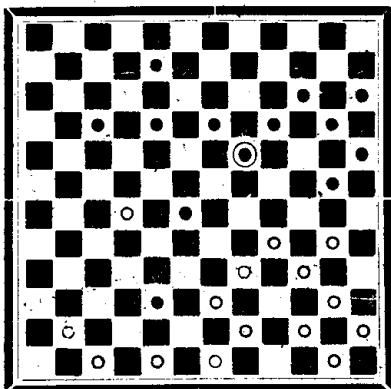
REFUSEZ comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Un grand nombre de marchands font cela dans le seul but de faire un peu plus d'argent sur votre achat. Nous tenons à vous dire que ces pilules sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adresse: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

Parmi les maladies qui pèsent sur l'enfance La coqueluche joue un rôle capital. Pour guérir vos enfants de leur dure souffrance, Employez sans retard notre Baume Rhumal.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 228

Composé par M. T. Brunet, Montréal. Noirs—13 pièces



Blancs—15 pièces

Solution du problème No 227

Blancs		Noirs	
50	44	15	26
19	13	17	20
40	34	66	1
52	47	1	42
41	36	42	29
69	62	29	68
58	51	68	33
44	38	28	32
38	38 gagnent.		

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à l'Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

J'ai prescrit dans ma pratique privée le **PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER**. J'ai constaté ses heureux effets. Je le recommande fortement. DR SYLVESTRE, 1240 rue St-Denis

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.30; trois mois \$1.20; un numéro, 30 cts.

PLUS D'ASTHME Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY. Ont obtenu les plus hautes récompenses. Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France). Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès **GUÉRISON CERTAINE** en 24 heures sans COLIQUES ni NAUSÉES sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du **VERSOLITAIRE** par les CAPSULES L. KIRN. M. Kirn se garantit responsable que des Capsules qui portent sa signature. **FARE, Pharmacie HAVROU, 24, Boulevard Edgar-Quinet** et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Corsets... Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les **R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.** **C.-J. GRENIER** 2310 Ste-Catherine, Près Mansfield. 1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

J.-A. DUMAS Photographie 112 Rue Vitre Coin St-Laurent MONTREAL.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION, Experts** Bureaux: Edifice New York Life, Montréal. et Atlantic Bldg., Washington, D. C.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 26 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN
\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adresse: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les
meilleures phar-
macies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

**Fourrures de
toutes sortes**

Capots, Manteaux, Cas-
ques et toutes sortes de
vêtements en fourrures.
Spécialité de **Capots en
Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

LAPRÈS LAVERGNE
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO
MONTREAL
P.Q.
BUREAU MARCHANDS 843
TELL EST 1285 RESIDENCE
TELL EST 1743

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Hartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notes, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Péninsule:
L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

Faussees dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

NOUVELLE

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert
JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
photo MALAINT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTHON DECARV.

4464

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

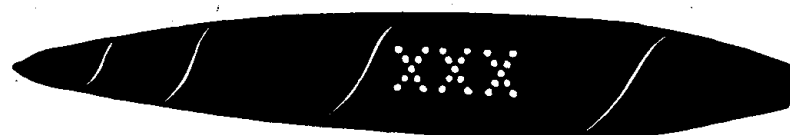
Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes,
Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La
qualité est toujours la meilleure et les prix
les plus bas du commerce.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

U. PERREault

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

VICTOR ROY,

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT-JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal \$4.00 par an
Hors Montréal 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 :- Six mois . 50c.

Voir notre liste de primes publiée toutes les semaines dans le **MONDE CANADIEN**.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTREAL,
Téléphone Bell Main 613